





LE GRAND LIVRE

DE LA

NATURE,

OU

L'APOCALYPSE

PHILOSOPHIQUE ET HERMETIQUE.

OUVRAGE CURIEUX,

Dans lequel on traite de la Philoſophie occulte, de l'intelligence des hiéroglyphes des anciens, de la Société des Freres de la Roſe-Croix, de la Tranſmutation des métaux & de la communication de l'homme avec des êtres ſupérieurs & intermédiaires entre lui & le grand architecte.

Vû par une Société de Ph... Inc... !
& publié par D........



Depuis I, juſqu'à l'an 1790.



AU MIDI, ET DE L'IMPRIMERIE
DE LA VÉRITÉ.



INTRODUCTION.

Quelque néceſſaire que fût la publication d'un ouvrage de la nature de celui que je préſente au public, nul mortel n'oſa jamais la tenter (*) : l'erreur, l'ignorance & la ſuperſtition ſe trouverent toujours ſur le paſſage de ceux qui voulurent faire uſage des forces de l'homme.

Des milliers de tréſors ſont dans nos mains ſans que nous ſoyions à même d'en jouir : l'être qui nous forma, nous montre le bonheur, & nous avons la foibleſſe de n'y compter que dans un autre monde.

Principe de toutes choſes ! ſource de vérité ! pere de tout ce qui m'entoure ! ſeroit-ce t'offenſer que de rendre à l'homme les lumieres que tu lui donnas, & que des ſiecles d'erreur lui ont fait perdre ? puiſque

---

(*) Non ; on n'a point encore dévoilé les grands ſecrets de la nature. Ceux qui nous ont laiſſé des indices, ſe ſont enveloppés d'un voile ; les anciens philoſophes ſe ſont ſervis de paraboles pour nous inſtruire, mais leurs écrits ſont à peu-près nuls pour le commun des hommes.

tu m'ouvris le grand Livre de la Nature, puisque tu me permis de le parcourir, je peux croire que tu m'as choisi pour rappeller des vérités depuis longtems cachées. Oui, je dois penser que mon entreprise ne sauroit te déplaire, quand c'est à toi que je dois l'idée & la puissance de l'exécution.

Avant que d'entrer en matiere, je dois prévenir le lecteur que je ferai tous mes efforts pour mettre cet ouvrage à sa portée; si je parois quelquefois inintelligible, ce sera toujours de la faute de ceux qui me liront. Chaque Chapitre s'expliquera par un autre.

Le titre de l'ouvrage fera rire quelques faux savans, & les empêchera de le parcourir: plongés dans d'épaisses ténébres, ils ne pourront soupçonner l'existence de la lumiere.

O hommes! ô vous qui devriez être mes semblables! n'encenserez vous plus que de vaines idoles! faut-il que le temple de la vérité soit si désert? Une institution antique & sacrée [la F. M.] nous met encore à portée de voir; mais les hyérogli-

phes qu'on met ſous vos yeux, vous ſont inutiles. Le temple s'ouvre, le bandeau s'arrache... Vous ne ſavez pas voir..... Répondez, dites, qu'avez-vous vu ?....

Je ne viens point vous ſéduire par de feintes promeſſes; mon but n'eſt pas de vous tromper. Ce n'eſt pas un ſyſtême que je propoſe; je n'éleve la voix qu'en faveur des vérités utiles au genre humain. Je ramenerai ſous vos yeux les premiers âges du monde, les deſſeins du Créateur, les rapports des êtres créés, & les loix de la nature. J'expliquerai quelques allégories que vous appellez ſacrées ou profanes ſuivant votre intérêt. Enfin nous pénétrerons dans tous les détours des ſciences occultes.

J'aurois déſiré me ſervir d'un ſtyle plus correct pour traiter cette matiere, mais je n'ai pu, par des engagemens connus, changer entiérement la maniere reçue de parler de philoſophie. Il a été néceſſaire que je garde un petit voile que j'ai pourtant éclairci tant que je l'ai pu.

Le principal morceau de ce livre, eſt l'Apocalypſe hermétique; on y voit la

théorie & la pratique des ſciences inventées & perfectionnées par de ſavans Egyptiens. Les autres endroits du Livre en ſont l'interprétation ; en liſant le tout avec attention, on ſera ſurpris de l'utilité & de l'immenſité des matieres que j'y ai traitées.

Qu'on ne penſe pas ne voir en moi que le vil copiſte de quelques auteurs magiques, alchymiſtes, &c ; il y en a qui n'ont écrit que pour inſulter à l'homme. Je ne ſaurois me tromper, ni tromper perſonne, puiſque ce que je préſente, eſt le grand Livre de la Nature.

Fin de l'Introduction.



SCIENCES OCCULTES.

Quand on connoit l'homme, cet être ſi curieux de tout apprendre, on eſt étonné que ſes connoiſſances ſoient ſi bornées : on le voit courir d'erreurs en erreurs, & malgré ſes écarts, tantôt ſe croire philoſophe, tantôt chymiſte, tantôt aſtrologue, & quelquefois médecin. Chacun, n'écoutant que ſon amour-propre, ſe croit le juge compétent de ſon ſavoir; & la faveur éleve des buſtes à d'illuſtres ignorans.

Dans tous ſes vains efforts l'homme ne montre pas, il eſt vrai, qu'il ſait; mais cela prouve qu'il fut créé pour ſavoir, & que s'il eſt dans les ténebres, c'eſt un effet de ſon indolence & non de ſon organiſation.

Il y eut de tout tems des êtres privilégiés qui ſortirent du cercle étroit des connoiſſances de leurs contemporains; mais ces hommes furent non-ſeulement rares, ils ſe crurent encore obligés de garder le ſilence, ou d'envelopper au moins leurs idées ſous des allégories dont le vulgaire ne comprit jamais le ſens. Si quelqu'un

ſe trouvoit aſſez heureux pour obtenir d'être initié, on lui impoſoit avant tout la loix ſacrée du ſilence ; cérémonie qui s'obſerve encore dans certaines occaſions.

C'eſt dans les hyérogliphes, dans les allégories des anciens qu'on trouve les élémens des ſciences les plus utiles. Quoique de certaines perſonnes n'y voient que des fables, cherchez-y des vérités, vos recherches ne feront point vaines.

Pour me rendre intelligible, il eſt néceſſaire que j'entre dans quelques détails ſur l'hiſtoire des hommes, ſur les progrès comme ſur la décadence de leurs connoiſſances. Avant que de paſſer à l'étude des ſciences occultes, il faut être en état d'apprécier celles qui ſont connues.

Le célebre *Buffon* dit, en parlant de l'homme, que *tout annonce en lui le maître de la terre*: cet immortel écrivain, en analiſant ſes ſemblables, leur fait ſentir bien vivement ce qu'ils pourroient être. L'homme eſt, à n'en point douter, le plus parfait des animaux; mais jouit-il de ſes avantages? ſait il ſe rendre heureux? com-

me il prend rarement la route du bonheur, il ose se dire avec assurance qu'on ne sauroit le trouver sur la terre. On se forme des idées chimériques sur les intentions du Créateur: on parle d'un crime commis par le premier des hommes; on explique de travers des allégories tracées par nos ayeux; & l'on finiroit par ne plus s'entendre, si la force ne publioit de tems à autre des loix, pour qu'on ait la même idée, à peu de chose près.

C'est en parcourant l'histoire du monde qu'on est à portée de juger l homme. Le besoin se montre d'abord son premier maître; vient ensuite l'adresse. De là ces actions que nous nommons *vices* ou *vertus* suivant le rang de celui qui les a pratiquées.

L'homme honnête & laborieux s'en fût toujours tenu aux travaux de l'agriculture; mais il dut se trouver dans la société quelques oisifs qui créerent des arts inutiles. On vit qu'il seroit plus aisé de tromper ses semblables que de les nourrir.

Le génie fit naître les arts utiles: l'imposture en produisit de plus lucratifs en-

core : cela étant, il eſt inutile de dire quels ont été ceux dans leſquels on a fait le plus de progrès. La théologie & la médecine, faites pour découvrir de grandes vérités, furent dans la ſuite la ſource d'une infinité d'abus. On ſe dégoûta trop tôt d'étudier, & l'on ſe mit à crier qu'on ſavoit tout.

Cependant, je le répete, l'homme étoit fait pour ſavoir beaucoup. Celui, qui fut le premier créé, ne ſortit point des mains du Créateur dans un état d'enfance: le Livre de la Nature lui fut ouvert & expliqué. Tant qu'on s'eſt borné à cette lecture, on a connu ſa perfection; s'en eſt-on écarté, il a fallu tomber dans l'erreur.

Les premiers âges du monde préſenterent le tableau de l'abondance & de la concorde: alors il n'y avoit pas une auſſi grande barriere entre l'homme & les êtres céleſtes; communication qu'on ſoupçonne encore de nos jours, mais dont on ſe rit, parce qu'on ſe rend incapable de la connoître.

Mortels, rappellez-vous que vous n'êtes

pas ſeulement formés de matiere ! une portion de feu céleſte vous anime, & ne ſe détruira jamais. Cette partie de votre être, que vous nommez ame, peut & fait de grandes choſes !

Malgré tous les privileges que l'homme reçut du Créateur, que fait-il de plus que les autres animaux ? comme ces derniers, il eſt ſujet aux maladies ; l'on pourroit encore ajouter qu'il ſait bien moins s'en guérir. Parcourons les ſciences & les arts, nous le verrons douter de tout, prendre en tout de fauſſes routes, & s'égarer dans les opérations les plus ſimples.

La nature travaille cependant chaque jour ſous nos yeux : elle dit, elle opere, & celui qui la connoîtroit parfaitement, paſſeroit peut être pour un impoſteur, ou un ignorant. Quelques *philoſophes inconnus* s'occupent à ces recherches, mais le tems d'inſtruire le monde en général, n'eſt point encore venu.

On parvient à l'étude des ſciences occultes par la juſte connoiſſance des ſciences connues. Le mot de philoſophie & de

philoſophe, dont je me ſers dans cet ouvrage, n'eſt pas le même que celui qui eſt à la mode. Les philoſophes du jour, & les vrais philoſophes ne ſont pas les mêmes.

Je donne le nom de philoſophe au vrai ſage, qui porte ſes travaux ſur l'homme même, qui explique les loix de la nature, qui connoît la marche de ſes productions, qui voit ſur la terre quelque choſe de plus que l'homme....

Je diviſe la philoſophie en ſcience connue, & en philoſophie occulte. Celle qui eſt connue, comprend la phyſique, l'hiſtoire naturelle, l'aſtrologie & la chymie. La philoſophie occulte embraſſe la vraie connoiſſance du créateur & des créatures; elle enſeigne la communication que tous les êtres ont entre eux; elle apprend l'art de changer les métaux & de les perfectionner; elle montre enfin la futilité de la médecine ordinaire. C'eſt de la philoſophie occulte que je traite particuliérement dans cet ouvrage.

Tout ce qu'on lit dans *Paracelſe*, *Van-*

Helmont, *Raimond*, *Lulle*, *Glauber*, *Trevisan*, *Swedenborg*, *&c.*, n'eſt point un effet de leur erreur, ni de l'impoſture: c'eſt donc dans ces écrivains qu'il faut chercher les préceptes des ſciences occultes. Avec le Livre que je mets au jour, les écrits des adeptes ſont faciles à comprendre. *Court de Gebelin* a donné dans ſes œuvres l'explication des ſignes, des hyérogliphes des anciens, c'eſt *le monde primitif* qu'il faut étudier.

Ce n'eſt que lorſqu'on n'a aucune connoiſſance préliminaire, qu'on juge de l'impoſſibilité où l'on croit qu'eſt l'homme de parvenir aux ſciences occultes. Quand on a la clef des ſciences, on en voit la certitude. J'ai tout dévoilé dans l'*Apocalypſe hermétique*, qu'on trouvera après l'article des ſciences occultes; ce que je dis maintenant, n'eſt que pour préparer le lecteur à l'étude de ce morceau ſublime.

Après avoir peint la nobleſſe de l'artiſte & de l'art, entrons dans l'attelier de la nature; préparons-nous au grand œuvre. Cette tâche n'eſt pas modique; que d'abus à détruire! que d'opinions à combattre! que de préjugés à annuler.

Le flambeau, que le grand architecte plaça dans le centre des mondes, luit encore; pourquoi ſommes-nous dans les ténebres? Nature, montre-moi tes reſſorts, je veux analyſer tes ouvrages, & profiter de tes ſublimes leçons!

La premiere opération, celle qui me frappe maintenant, c'eſt la végétation; quel merveilleux ſpectacle! cet arbre, cette petite plante, ne ſont point des êtres morts, ils tiennent aux autres créatures: ils naiſſent & ſe reproduiſent par des mâles & des femelles. L'etude de ce travail de la nature, eſt néceſſaire au philoſophe; c'eſt par la connoiſſance des miracles de la végétation qu'il paſſe au regne minéral.

Un vrai philoſophe connoit la palingénéſie, autrement appellée, le phœnix des végétaux. Cette curieuſe réſurrection des plantes, conduit à la réſurrection des animaux, & à la tranſmutation des métaux. Comme cette connoiſſance eſt indiſpenſable, je vais entrer dans quelques détails à ce ſujet.

Quelques eſprits forts ſoutiennent que

la palingénéſie ne peut s'exécuter; mais après les expériences des vrais philoſophes & des habiles chymiſtes, on ne ſauroit en douter. *Coxe* a fait en Angleterre des eſſais très curieux ſur ce ſujet. *Digbi* a connu les miracles de la palingénéſie. Le célebre pere *Kircher* en a beaucoup parlé. *J. Daniel Major* donne un traité de palingénéſie. Le pere *Ferrari*, Jéſuite, *Jean Fabre*, *Hannemann*, *Paracelſe*, *Libavius*, *Bary* dans ſa phyſique, &c., ont tous traité de cette opération.

Avant que de donner les regles pour réuſſir dans cette opération, écoutons ce que dit à ce ſujet *Gui de la Broſſe*, dans ſon Livre *de la nature des plantes*, Chap. 6. p. 44 & autres. » Un certain Polonois, » dit M. de la Broſſe, ſavoit renfermer » les fantômes des plantes dedans des » fioles; de ſorte que toutes les fois que » bon lui ſembloit, il faiſoit paroître une » plante dans une fiole vuide. Chaqūe vaiſ- » ſeau contenoit ſa plante : au fond pa- » roiſſoit un peu de terre comme cendres. » Il étoit ſcellé du ſceau d'Hermès. Quand » il vouloit l'expoſer en vue, il chauffoit » doucement le bas du vaiſſeau: la cha-

» leur pénétrant, faifoit fortir du fein » de la matiere une tige, des branches; » puis des feuilles & des fleurs felon la » nature de la plante dont il avoit en» fermé l'ame. Le tout paroiffoit auffi » longtems aux yeux des regardans, que » la chaleur excitante duroit. »

Pour répéter cette opération, & produire ce phènomene, il faut agir de la maniere fuivante: 1°. Prenez quatre livres de graines de la plante que vous défirez de faire renaître de fes cendres. Cette graine doit être bien mûre; pilez-la dans un mortier. Mettez le tout dans un vaiffeau de verre qui foit bien propre & de la hauteur de la plante dont vous avez pris la graine. Bouchez exactement le vaiffeau, & le gardez en un lieu tempéré.

2°. Choififfez un foir que le Ciel foit bien pur & bien ferein; expofez votre graine à la rofée de la nuit dans un large baffin, afin qu'elle s'impregne fortement de la vertu vivifiante qui eft dans la rofée.

3°. Avec un grand linge bien net, attaché à quatre pieux dans un pré, ramaffez

massez huit pintes de cette même rosée; & la versez dans un vaisseau de verre, qui soit propre.

4°. Remettez vos graines imbibées de la rosée dans leur vaisseau, avant que le soleil se leve, parce qu'il feroit évaporer la rosée. Posez ce vaisseau comme auparavant en lieu temperé.

5°. Quand vous aurez ramassé assez de rosée, il la faut filtrer, & puis la distiller, afin qu'il n'y reste rien d'impur. Les féces qui restent, seront calcinées pour en tirer un sel bien curieux & fort agréable à voir.

6°. Versez la rosée distillée & imbue de ce sel sur les graines, & puis rebouchez le vaisseau avec du verre pilé & du borax. Le vaisseau est mis dans cet état pour un mois dans du fumier de cheval.

7°. Retirez le vaisseau, vous verrez au fond la graine qui sera devenue comme de la gêlée; l'esprit sera comme une petite peau de diverses couleurs qui surnagera au-dessus de toute la matiere. Entre

la peau & la ſubſtance limoneuſe du fond, on remarque une eſpece de roſée verdâtre qui repréſente une moiſſon.

8°. Expoſez durant l'été ce vaiſſeau bien bouché de jour au ſoleil, & de nuit à la lune. Lorſque le tems eſt pluvieux, il le faut garder en lieu chaud juſqu'au retour du beau tems. Il arrive quelquefois que l'ouvrage ſe perfectionne en deux mois ; il faut quelquefois un an. Les marques du ſuccès ſont, quand on voit que la ſubſtance limoneuſe s'enfle & s'éleve ; que l'eſprit ou la petite peau diminue tous les jours, & que toute la matiere s'épaiſſit.

9°. Enfin, de toute cette matiere, il doit s'en former une pouſſiere bleue. C'eſt de cette pouſſiere, que s'élevent le tronc, les branches & feuilles de la plante, lorſqu'on expoſe le vaiſſeau à une douce chaleur. Voilà comme ſe fait le phœnix végétal.

La palingénéſie des végétaux ne ſeroit qu'un objet d'amuſement, ſi cette opération n'en faiſoit entrevoir de plus grandes & de plus utiles. La chymie peut, par

ſon art, fait revivre d'autres corps; elle en détruit par le feu, & leur rend enſuite leur premiere forme. La tranſmutation des métaux, la pierre philoſophale ſont une ſuite de la palingénéſie métallique.

On fait ſur les animaux ce qu'on fait ſur les plantes; mais telle eſt la force de mes engagemens que je ne peux pas m'expliquer ouvertement. Mais, que dis-je? ne ſuis-je pas entré dans des détails aſſez circonſtanciés pour ceux qui cherchent vraiment à s'inſtruire.

Le dégré le plus merveilleux de la palingénéſie, eſt l'art de la pratiquer ſur les reſtes des animaux. Quel enchantement de jouir du plaiſir de perpétuer l'ombre d'un ami, lorſqu'il n'eſt plus? *Artémiſe* avala les cendres de *Mauſole*, elle ignoroit, hélas, le ſecret de tromper ſa douleur.

Gaffarel, dans ſon livre *des Curioſités inouies*, raconte des opérations merveilleuſes ſur cette palingénéſie des animaux. Je me borne à l'annoncer, & je renvoie pour la pratique, à la lecture de l'Apocalypſe hermétique qui eſt après cet article.

Il faut réfléchir ſur les ſecrets de cette eſpece pour paſſer à la découverte de ceux qui peuvent être vraiment utiles. C'eſt par des réflexions & méditations ſur ce ſujet, qu'on a découvert les moyens de communiquer avec les êtres qui ſont bien au-deſſus de l'homme. Cette étude eſt difficile, mais n'eſt pas moins ſatisfaiſante.

Nature! je t'ai obſervée dans l'attelier de la végétation des plantes ; voyons celle des minéraux ! montre-nous l'art de fabriquer ce métail qui fait tant de mal dans la ſociété; nous en ferons un tout autre uſage.

Déjà je vois la terre s'animer par l'influence de la chaleur ; les planetes ſe placent; le feu agit ; l'eau s'évapore, le mariage ſe fait ; & l'enfant voit le jour. Toutes ces allégories ſont ſous un autre voile bien moins épais dans mon Apocalypſe hermétique ; c'eſt là qu'il faut puiſer les vraies connoiſſances des freres de la R. C.

Il n'y a plus qu'un point eſſentiel à connoître avant que d'être initié dans les grands myſteres; c'eſt la ſcience des nombres.

Le calcul eſt la premiere clef de la vraie ſcience : mais les vrais calculateurs ſont très rares : ce qui le prouve, c'eſt que les *loteries* ſont encore un embleme pour le vulgaire. Si les philoſophes étoient des hommes intéreſſés, ils joueroient à ce jeu, & toujours à coup ſûr. Je renvoie pour cela à mon Apocalypſe.

Je reviens aux nombres & à leur connoiſſance. Les nombres ſont des ſignes utiles. Le négociant s'en ſert pour marquer des valeurs ; l'adepte les emploie pour donner des préceptes ſur les ſciences occultes. Il n'y a qu'un nombre connu ; ce nombre part de l'inconnu qui eſt un ; il ſe termine à neuf ; le vulgaire ſeul va plus loin.

Toute ſcience tient à des lignes droites ou courbes ; embleme du vrai & du faux. Les caractères d'uſage n'ont point été faits au haſard ; car un ne ſauroit être deux, ni deux ne ſauroit être quatre. Le zéro, auquel les arithméticiens ajoutent toujours un chiffre pour lui trouver de la valeur, eſt la racine du grand nombre parmi les Ph... Inc.... Voici comment ils démontrent l'exiſtence de la médecine univerſelle, &

comment ils en consignent le secret dans leur sanctuaire.

Le jour on compte quatre: la nuit on ajoute trois: le lendemain on dit neuf, pour revenir à sept. Deux fois sept se placent, on enleve neuf, il reste cinq. Ce n'est qu'après avoir lu tout ce livre, qu'on sera en état de combiner & d'apprécier ce calcul.

Cette étude est celle des Ph... Inc... C'est d'eux que je tiens toutes les vérités que je consigne dans cet ouvrage. Comme on pourroit ignorer ce que c'est que cette société, je dois en exposer l'institut & les travaux. O mes freres, ne craignez point d'indiscrétion ! je suppose tous ceux qui me lisent, être F. M.·. Je dirai tout, sans parler aux profanes.

L'instituteur de l'ordre des freres de la Rose-Croix, étoit d'une famille noble de l'Allemagne; il étoit moine. A l'âge de vingt & un an, il avoit déjà parcouru toute l'Europe. Il fut ensuite en Egypte, & auprès des philosophes arabes, où il s'instruisit.

Cette ſociété eſt ſous la protection du St. Eſprit. L'inſtitut & les travaux ſont à peu-près ceux de la F. M∴ excepté qu'on ne s'aſſemble point; on écrit ſeulement au chapitre ſans s'y rendre. On s'occupe à la réforme de tout ce qui n'eſt pas dans l'ordre & l'harmonie des choſes. On travaille à la médecine univerſelle & à la tranſmutation des métaux. On ne peut pas nommer ces freres, *Chevaliers de l'eſtomach*, car les *banquets* ne ſont pas d'uſage ni de regle. Ceux qui déſireront de plus amples inſtructions ſur ce ſujet, pourront conſulter *Paracelſe* & *Libavius.*

Paſſons maintenant aux travaux des élus, ou des vrais adeptes. Je préviens qu'on ne ſauroit apporter trop d'attention à la lecture de l'Apocalypſe hermétique. Si elle ſemble inintelligible à la premiere lecture, on n'aura qu'à lire le Commentaire qui la ſuit, & le Dictionnaire alchymique qui eſt à la fin de ce Livre; en revenant enſuite à l'Apocalypſe, on ne trouvera plus de difficultés.



APOCALYPSE HERMETIQUE

Chapitre Premier.

I. Je n'avois point joui du plus beau des ſens depuis le moment de ma naiſſance; il y avoit pourtant trente-ſix ans que j'étois parmi des hommes, en comptant à leur maniere ordinaire.

II. Quoique privé de la vue, j'étois aſſez tranquille, parce que je croyois qu'il fût de mon eſſence d'être tel. Je végétois parmi des milliers de plantes de mon eſpece; & malgré que je duſſe ma vigueur à l'influence de certaines conſtellations, je ne me doutois pas de l'éclat de la voûte azurée.

III. Aſſis ſous un palmier, je réfléchiſſois un jour ſur les malheurs de l'eſpece humaine. Pourquoi faut-il, me diſois-je, qu'un être auſſi parfait que l'homme, n'ait pas un ſens de plus? Il ſeroit, me ſemble, bien heureux, s'il pouvoit voir?

Cette penſée m'agita vivement, & me fit ſentir mon malheur pour la premiere fois de ma vie Quelques larmes coulerent de mes yeux. Elevant machinalement mes mains vers le Ciel, j'adreſſai la parole au Créateur.....

IV. Une odeur ſuave ſe répand alors autour de moi; je me tais pour en jouir. Le charme augmente, je ſuis autre qu'auparavant. Ce qui me ſurprit davantage, c'eſt que je n'étois plus ſous le palmier. Mes mains chercherent en vain l'arbre qui me ſervoit d'appui, & le gazon ſur lequel je m'étois repoſé; je ne touchois, ni ne trouvois rien autour de moi. Où ſuis-je?... Par quel être ſuis-je ſoutenu?.... Quoique je ne puſſe m'inſtruire de ce qui m'arrivoit, je n'étois aucunement inquiet ſur mon ſort.

V. J'ignore ſi j'ai reſté longtems dans cet état; comme homme, je ne ſavois point encore meſurer la durée du plaiſir. Mes pieds toucherent enfin la terre. Mes mains chercherent d'abord autour de moi pour ſavoir ſi j'avois été rapporté ſous le palmier; point d'arbre, point de gazon!....

VI. Un bruit confus m'arrêta dans mes recherches ; il me parut entendre quelques ouvriers occupés à renverfer des murailles, ou à pratiquer une ouverture dans un rocher. La crainte s'empara de moi, parce qu'il fembloit que les débris alloient m'écrafer à chaque inftant ; j'en entendois rouler autour de moi, & fe brifer les uns contre les autres. Comme je n'y voyois rien, & que j'ignorois dans quel endroit je me trouvois, il m'étoit bien difficile de me fouftraire au péril qui me menaçoit. Cette circonftance me fit fentir plus que jamais combien j'étois à plaindre d'être privé de la vue. Mes larmes coulerent derechef fur mes afflictions ; j'implorai de nouveau mon Créateur.

VII. Quoique je fuffe feul, je fentis une main fe pofer fur mon front. J'en fus bien épouvanté ; mais mes yeux virent pour la premiere fois de ma vie.

VIII. Dans tout autre tems, j'aurois fans doute été bien fatisfait d'avoir un fens de plus. Mais combien j'eus à frémir, lorfque je me vis placé fur le bord d'un rocher au bord de la mer ; tandis que

du côté oppoſé, des pierres énormes venoient à moi, & ſembloient à chaque inſtant prêtes à m'entraîner avec elles au fond des eaux.

IX. Je ne ſavois, ſi je devois dans ce cas ſavoir bon gré du préſent qu'on venoit de me faire. J'eus le malheur de faire quelques réflexions à ce ſujet, l'on m'en punit.

X. Une pierre, détachée du vieux bâtiment placé au deſſus de moi, vint tomber à mes côtés. Un petit éclat me frappa au talon ; la douleur fut vive, & j'y portai la main. Mais n'ayant pas ſu conſerver l'équilibre dans ce mouvement trop précipité, cette ſituation fit vaciller mon corps déjà mal aſſuré, & je tombai dans le fond de la mer.

XI. La nature, cette mere ſage & prévoyante, m'avoit ſans doute inſtruit ſur l'art de parcourir adroitement les eaux; ſa leçon me fut utile dans cette circonſtance. Quelque preſſé que je fuſſe de prendre terre, je fis pourtant mes efforts pour ne point aborder près de la chûte aux

pierres. Je me mis à nager, & vint aboutir à un petit rempart qui empêchoit aux eaux de pénétrer dans un jardin magnifique.

XII. Comme je faisois mes efforts pour traverser le mur & pénétrer dans le jardin, un petit enfant vint à moi, & me tendit la main pour m'aider à monter ; je n'osois profiter de son zele, car je craignois de l'entraîner avec moi. Il vit mon embarras, sourit, & me tira de danger.

XIII. Dépouille tous les vêtemens, me dit mon petit conducteur; on n'admet en ce lieu que l'homme de la nature.

XIV. Ensuite me montrant trois chemins, il m'expliqua que j'étois libre de choisir, & qu'il s'offroit à me conduire par celui des trois qui me conviendroit. L'un, ajouta-t il, conduit au blanc, l'autre au verd, & le dernier au bleu. Comme j'avois été aveugle pendant trente-six ans, il ne m'étoit pas facile de juger des couleurs; j'avouai mon embarras à mon guide, qui me proposa, pour terminer la question, d'en décider par le sort.

XV. Il me remit un papillon, qu'il étoit allé prendre ſur une plante que je ne connoiſſois point alors, mais dont j'ai bien entendu parler depuis. En lui rendant la liberté, remarque la route qu'il prendra, & dis-moi de te précéder dans la même.

XVI. Le papillon prit le chemin verd, je le dis à l'enfant, & nous le ſuivîmes.

XVII. A meſure que nous avancions, mon conducteur plaçoit un ſigne à de certaines diſtances, en me diſant, regarde & ſouviens-toi, car il faudra que tu retournes ſeul.

XVIII. Nous marchions depuis midi, le jour alloit ſe terminer, & je n'appercevois encore aucune habitation. Je fis part de mes inquiétudes à l'enfant, qui les avoit déjà devinées, car il ne me donna pas le tems de finir mon diſcours, pour me dire de m'armer de patience, ou de me déterminer à voyager ſeul, ſi je voulois me plaindre d'une épreuve à laquelle je devois me trouver fort heureux d'être ſoumis.

XIX. J'apperçus enfin une haute muraille. C'eſt dans cette enceinte qu'il s'agit de pénétrer, me dit-il. Ce que tu vois eſt un labyrinthe; ſept portes y conduiſent, mais une ſeule mene à la vie.

XX. Nous y voilà, ajouta-t-il; je ne peux t'accompagner plus loin. Avant que d'entrer dans ce vaſte bâtiment, conſidere-en l'enceinte; réfléchis ſur les ſept portes; tu t'égareras ſans doute, mais il faut de la fermeté & de la conſtance. Tu te retrouveras au bout des ſept dégrés d'expiation.

XXI. Je m'apperçois, continua mon guide célebre, que tu juges mal dans ton intérieur des épreuves & du ſuccès. Tu es libre de regagner ton premier état, ſi tu le veux. Retourne ſur tes pas; les ſignes que j'ai placés, te rameneront facilement dans le jardin où tu m'as trouvé; là, comme le vieillard des vieillards, tu reſteras quelques jours; tu jouiras & te tromperas; mais un être au-deſſus de toi paroîtra le feu à la main, & te chaſſera dans la région des douleurs.

Chapitre II.

I. Me voilà ſeul. Je conſidere l'extérieur du vaſte bâtiment dans lequel je dois pénétrer ; comme on m'avoit prévenu de faire un choix réfléchi ſur les ſept portes qui y conduiſent, je me garde bien de me préſenter à la premiere ſans avoir examiné les ſix autres. Je marche & regarde ; mais mon embarras ne fait que s'accroître, car les portes ſe reſſemblent parfaitement.

II. J'apperçus un homme, placé comme une ſtatue, & immobile comme elle, le mouvement ſeul de ſes yeux me diſoit qu'il étoit vivant. Dans mon incertitude je courus à lui pour lui demander des renſeignemens; mais à peine avois-je commencé de lui parler qu'il interrompit la queſtion en me donnant un ſoufflet.

III. Cet attouchement me rendit tel que je venois de le voir; je devins ſtatue à mon tour; & je vis celui, qui venoit de me frapper, s'avancer vers la porte qui étoit en face de moi, & s'introduire dans le labyrinthe.

IV. Trois ans ſe ſont paſſés dans cette ſituation & à la même place : j'ai vu pendant cet intervalle des choſes que je ne peux dévoiler qu'en partie. Des animaux de toute eſpece paſſoient ſans ceſſe à mes côtés ; il y avoit quelquefois parmi eux de ces êtres mixtes qu'on appelle auſſi des hommes ; couverts d'un ſac brun, blanc, noir ou pie : ces derniers étoient ceux qui paroiſſoient le plus en vouloir à ma vie ; quelques-uns portoient une grande barbe ; tous avoient une corde autour du corps. L'un de ces êtres capuchonés vint à moi, & me remit un gros volume intitulé, *Des peines de l'enfer :* je le reçus de ſes mains ; & je lus.

V. Après trois ans d'épreuve, je vois un jour au ſoleil levant, venir à moi un homme fort embarraſſé ; cela me rappella ce qui m'étoit arrivé lors du ſoufflet de la ſtatue. Comme on me fit la même queſtion, j'y répondis de même, & le charme ne fut pas different.

VI. Ayant été remplacé par un autre, je pris la route que j'avois vu ſuivre à mon prédéceſſeur trois ans auparavant.

Je me préſentai à une porte qui s'ouvrit avec bruit dès que j'en fus proche. Deux gardes, l'épée à la main, s'emparerent de moi ſans mot dire. Un troiſieme homme me couvrit d'un manteau magnifique. Après avoir fait quelques pas, d'une maniere connue par quelques perſonnes, on m'introduiſit dans un petit pavillon où je trouvai une table bien ſervie.

VII. Trois eſpeces de mets furent offerts dans ce repas; j'en goûtai, & mes forces furent réparées dans l'inſtant.

VIII. Quelques coups ſe font entendre, je regarde mes conducteurs pour ſavoir ce que veut dire ce ſignal ; mais tout a diſparu; je ſuis ſeul.

CHAPITRE III.

I. Je me leve; & comme l'entrée du pavillon ſe trouvoit fermée, je m'occupai à examiner les tableaux dont ce ſalon étoit décoré. Sur l'un, étoit repréſenté un

enfant assis près d'un ruisseau de lait, & tenant une coupe à la main.

II. On voyoit, dans un autre tableau, un vieillard infirme, couché sur des plumes de corbeau.

III. Le peintre avoit représenté, dans un autre endroit, une chevre allaitant un lion.

IV. Le quatrieme tableau représentoit une mer de feu sur laquelle flottoit un flacon que quelques hommes s'efforçoient d'atteindre & d'attraper à la nage.]

V. Il me vint dans l'idée que ces peintures allégoriques contenoient sans doute quelques vérités; dans la certitude qu'elles n'avoient été placées là que pour m'instruire, je me mis à en chercher le sens. Mon œil fixa de nouveau le premier tableau; comme il étoit placé dans un angle où la lumiere du jour étoit un peu interceptée, je l'enlevai de sa place pour le placer ailleurs, & l'examiner de plus près; mais je ne l'eus pas ôté, que je ne songeai plus à en étudier l'allégorie. Car ce

tableau masquoit l'entrée d'un magnifique appartement dans lequel je crus voir une jeune & belle femme étendue sur un sopha où elle étoit couverte de fleurs.

VI. La passion m'égara, ou, pour mieux dire, je fus trompé par les illusions de la nature. M'élancer dans cet appartement, & tomber aux genoux de la beauté, ne fut qu'un instant pour moi. Mais, en quittant le pavillon, j'eus le malheur d'y laisser le manteau dont j'avois été couvert en entrant dans le labyrinthe. (Voyez le N°. VI. du Chap. II.)

VII. Assis près de la belle qui s'étoit réveillée, je sentis que j'avois un cœur; je crus voir palpiter le sien; & je me livrai à tous les charmes de l'amour.

VIII. Après quelque tems de jouissance, j'entendis frapper à la porte de l'appartement: ma compagne ouvrit. Je reconnus les deux gardes qui m'avoient conduit dans le pavillon: ils mirent de nouveau l'épée à la main, & me firent signe de les suivre.

IX. On me conduisit, & l'on me laissa seul dans une grande salle, où étoit un autel. J'en approchai. J'y vis un agneau couché sur un gros livre. Comme je me proposois de l'ouvrir, un homme vêtu de noir parut à mes côtés, & me renversa d'un coup qu'il me donna sur le front.

X. J'avois perdu tous mes sens, & ce ne fut qu'après quelques heures que je revins à moi. Je m'étois déjà relevé, lorsque ce même homme me recoucha aussi brusquement qu'auparavant; cela fut répété trois fois. Il me demanda ensuite pourquoi je me trouvois dans ces lieux sans le manteau dont j'avois été couvert, lors de ma présentation; ne sachant où je l'avois laissé, je ne pus répondre. Mon silence fut l'interprête de ma honte; & l'on me condamna à voyager jusqu'à ce que je l'eusse retrouvé.

XI. Le même homme vêtu de noir, me conduisit hors de la salle; je me trouvai dans une forêt, seul, sans vêtement & sans défense.

Chapitre IV.

I. Le Ciel ſe couvre de nuages épais, la foudre gronde, & l'éclair me montre par intervalles que je ſuis entouré de précipices & d'animaux féroces.

II. J'apperçois un abri ſous une pierre énorme qui formoit d'un côté une voûte aſſez étroite, j'y pénétre, & je me trouve aux côtés d'un tigre qui s'y étoit réfugié par la même raiſon que moi. Je n'oſois fuir quand je l'apperçus, car je craignois: mais je vis qu'il craignoit preſque autant que moi. Le tems s'obcurciſſoit de plus en plus; la grêle, l'orage, le tonnerre, & ma frayeur, tout s'accroiſſoit ſans ceſſe.

III. Un loup ſe préſente pour profiter de l'abri que je partageois avec le tigre. Ce dernier s'élance ſur le nouveau venu; ils combattent, ſe déchirent & s'étouffent tous deux.

VI. L'orage s'eſt calmé; le Ciel eſt ſerein; je quitte ma grotte, & je cherche un ſentier dans cette forêt.

V. Après quelque tems de marche, je me trouve dans une plaine. Je vois un ſentier au bord duquel je reconnois une marque comme celles que plaçoit l'enfant qui me conduiſoit au labyrinthe. (Voyez le N°. XVII du Chapitre premier.)

VI. Je ſuis ce ſentier qui me ramene au jardin que j'avois trouvé en ſortant de la mer. En entrant dans le jardin, je regarde autour de moi, & cherche l'enfant qui m'avoit ſervi de guide. Je l'apperçois près d'une fontaine; comme il étoit couché, je crus qu'il dormoit: mais je vis, dès que je fus près de lui, qu'il étoit mort, car le mouvement du cœur & celui de la reſpiration étoient interceptés. Je le pris dans mes bras, je l'agitai en différens ſens; ma bouche ſe colla ſur la ſienne pour rappeller le feu dans ſes poumons. Cela étant inutile, j'eſſayai de le frotter avec les différentes plantes que je voyois dans le jardin; je mis enſuite pluſieurs animaux à mort dans l'eſpoir de trouver quelques remedes; mes ſoins, mes regrets, mes pleurs, mes vœux au créateur, tout fut ſans ſuccès.

VII. Il ne me reſtoit plus qu'à lui rendre les derniers devoirs. Mes mains creuſerent ſa tombe, & l'y placerent.

VIII. Après quelques larmes ſinceres répandues ſur le tombeau, je me mis à parcourir le jardin pour y chercher un aſyle & des êtres ſemblables à moi. Quelque chemin que je priſſe, je me retrouvois toujours dans l'endroit où j'avois inhumé l'enfant.

IX. Alors, je ſentis qu'il étoit inutile de faire des efforts pour m'en éloigner; je m'étendis ſur le gazon, & je paſſai quelques heures dans le plus profond ſommeil.

X. Ma paupiere ſe rouvrit à la lumiere du jour; mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque j'apperçus une branche d'arbre placée ſur le tombeau, & autour de laquelle étoit un ſerpent ? mon premier mouvement fut de m'éloigner; réfléchiſſant enfin ſur cette circonſtance myſtérieuſe, je m'armai de courage, & je mis le ſerpent à mort. En le frappant, trois gouttes de ſon ſang coulerent ſur la tombe; la bran-

che d'arbre & les reftes du ferpent rentrerent dans la terre, & l'enfant, que j'avois tant pleuré, fut rendu à la vie.

XI. C'eft pour toi, me dit-il, que j'avois perdu la vie; tu me l'as rendue, nous fommes quittes. Sans le facrifice de mes jours, ajouta-t-il, c'en étoit fait des tiens.

XII. Il s'expliqua trois fois de la même maniere, & je l'entendis.

Chapitre V.

I. J'avois confenti à tenter de nouvelles épreuves pour parvenir au labyrinthe. Nous nous mîmes en marche, & prîmes la route qui conduit au blanc. (Voyez le N°. XIV. du Chapitre premier.)

II. A une certaine diftance nous trouvâmes un efcalier à fept marches; l'enfant me dit d'y monter.

III. Lorfque je fus au fommet, je vîs au-deffous de moi quelques hommes qui travailloient, & dont l'ouvrage alloit bien lentement.

IV. Je defcendis l'efcalier d'une maniere connue, & je rejoignis l'enfant. Nous marchâmes encore quelques heures. J'apperçus à quelques pas de nous, un homme armé qui paroiffoit garder quelque chofe de précieux, dans une caffette fur laquelle il étoit affis.

V. Mon petit conducteur m'apprit que je devois lui livrer bataille, le vaincre ou périr. Pour ranimer mon courage, il fortit du baume d'une boîte; il m'en frotta les pieds, les mains, le front, &c.

VI. Après cette opération, je courus fur l'homme armé; mon bras l'eut bientôt renverfé; m'emparer de fes armes, & l'en frapper, ne fut qu'un inftant pour moi. Mon premier mouvement fut d'ouvrir la caffette; je ne fus pas peu furpris d'y trouver le manteau que j'avois oublié dans le pavillon; (voyez le N°. VI. du Chapitre troifieme.) Après m'en être couvert, je revins à mon guide, & je lui rendis de nouvelles actions de graces.

VII. Nous marchâmes vers le labyrinthe que nous ne fumes pas longtems à dé-

couvrir. Près du mur, l'enfant me fit de nouveau ses adieux; je fus encore seul.

VIII. Même embarras pour choisir entre les sept portes celle par laquelle je devois m'introduire. Je me présente à la premiere qui s'offre à ma vue.

IX. Je frappe, on n'ouvre point. J'appelle, personne ne répond.

CHAPITRE VI.

I. Tandis que je me disposois à frapper de nouveau, je vis venir un vénérable vieillard monté sur un chameau.

II. Ce vieillard, & sa suite qui étoit assez nombreuse, vinrent à moi. L'un de ses gens m'approcha, me remit une clef, & me fit signe de leur ouvrir la porte. J'obéis, tous entrerent, & je les suivis.

III. Je refermai la porte, & je donnai la clef à celui qui me l'avoit remise. Nous nous rendîmes tous dans une grande place triangulaire où étoient deux colonnes.

IV. Le vieillard defcendit de fon chameau. On le conduifit près de la premiere colonne, où il fut attaché, & mis à mort dans le même inftant.

V. Ce coup me frappa, & me fit frémir: je me vis, fans le vouloir, complice d'un crime affreux. Ce qui m'épouvanta le plus, ce fut lorfque ces meurtriers fe jetterent fur moi, me faifirent, & me placerent fur le chameau.

VI. Dès qu'on m'eût placé fur cet animal, tous les hommes fortirent de la place, & je reftai feul avec le chameau. Je me hâtai de remettre pied à terre pour fecourir le vieillard qu'on venoit de frapper à ma vue. Je coupai les liens qui l'attachoient à la colonne. Je vifitai fes bleffures; mais j'eus la douleur de voir que tous mes foins feroient fans efpoir.

VII. Je remarquai qu'il avoit une marque diftinctive à la boutonniere de fon habit: je crus devoir m'en faifir. Ce figne me fit naître l'idée de faire de plus amples perquifitions; mes recherches ne furent point inutiles; je m'emparai de certains ti-

tres qui me prouverent que ce vieillard infortuné venoit d'être la victime du fanatisme & de la superstition.

VIII. Tandis que je parcourois les papiers dont je venois d'être en possession, un lion furieux s'élança sur le chameau qui étoit à mes côtés, & en eut bientôt fait sa proie. Je crus devoir quitter la place, & sans réfléchir sur la route que j'avois à prendre, je suivis la premiere qui s'offrit à ma vue.

IX. Je marchai pendant sept jours & sept nuits dans une fumée très épaisse; j'étois comme enveloppé dans un nuage. J'arrivai dans une place exactement ronde; mais je ne pus point m'y arrêter; il partoit à chaque instant de son centre une foule d'étincelles qui me forçoient de ne pas quitter la circonférence du cercle.

X. Comme je me disposois à passer plus loin, un être, que je ne dois pas nommer, m'abordant, me dit de lui remettre mon manteau: j'obéis. Il le porta dans le centre dont je viens de parler. Ce vêtement fut réduit en cendres; on me les

remit renfermées dans un flacon; & l'on m'avertit d'en avoir soin.

XI. Je continuai ma route; mais telle étoit la vaste étendue de ce labyrinthe, que je voyois toujours devant moi des chemins qui sembloient ne devoir plus finir. Enfin je vis une espece de grotte que je n'osai visiter, lorsque j'entrevis un lion verd à quelque distance de l'entrée: quoique j'eusse bien envie de reposer, la prudence m'engagea à passer plus loin.

XII. Un figuier se trouve sur mon chemin, je prends trois figues; un oiseau de proie me les dispute, je le mets à mort.

XIII. J'arrache neuf plumes à l'oiseau, je les arrange dans ma chevelure; & je poursuis ma carriere.

Chapitre VII.

I. Je découvre un palais dont la porte étoit ouverte, je m'y présente. Nombre de valets m'approchent, & me disent qu'ils sont prêts à me donner tout ce que

je pourrois déſirer; le repos, leur dis-je aſſez bruſquement : on m'apprit qu'il étoit impoſſible de le trouver dans le pays que je parcourois. On me tint de tels diſcours que je me repentois preſque d'avoir pénétré dans le labyrinthe.

II. Le maître de la maiſon ne tarda pas à paroître; il m'interrogea ſur mes événemens. Après quelques queſtions néceſſaires, il me conduiſit dans une chambre où je vis des tréſors immenſes.

III. Frappé de la quantité d'or qui étoit dans cet appartement, j'eus la foibleſſe d'en déſirer une partie; mon ſouhait ne fut pas achevé que l'or, le maître, les valets, le palais, tout diſparut.

IV. A cette révolution magique, il ſe fit un changement involontaire dans toute ma perſonne ; l'émotion fut générale, parce que je ne m'y attendois point. Tout mon être fut à la fois agité par l'admiration, la crainte & la frayeur : dans ces différens mouvemens, les plumes que j'avois arrangées dans ma chevelure (Voyez le N°. XIII. du Chap. VI.) tomberent,

& en touchant la terre, ſe changerent en colonnes d'une maſſe énorme; il y en avoit neuf; leur arrangement étoit tel que je me trouvois renfermé entr'elles ſans pouvoir en ſortir.

V. Ces colonnes étoient couvertes d'inſcriptions; j'y lis de choſes merveilleuſes. J'apprends de grandes vérités; & je bénis le Très-Haut de tout ce qu'il opere pour mon inſtruction.

VI. Une ſeule inſcription fut inintelligible pour moi; je la lus & relus ſans la comprendre. Les efforts que je faiſois alors pour en trouver le ſens, étoient bien inutiles, car j'avois encore d'autres myſteres à connoître avant que d'être au rang des élus.

VII. Le tems, que je devois reſter entre ces colonnes, étoit fixé. J'avois trop à méditer, pour murmurer contre ma captivité. L'aurore parut un jour plus brillante qu'à l'ordinaire, la chaleur de l'air fut plus forte, les colonnes ne purent ſoutenir l'ardeur des rayons du ſoleil; & comme la

glace ſe fond dès que l'hyver finit, ma priſon diſparut de même, & je fus libre.

VIII. D'après la lecture des inſcriptions dont je viens de parler, je ſavois quelle route je devois prendre. Mes pas ſe tournerent vers l'Orient.

IX. Trois pas en avant, d'autres de côté, quelques-uns en arriere, voilà ma marche.

X. Je tombe, & me releve. Je continue & j'arrive.

XI. Je crois être au bout de l'univers. J'apperçois une petite voûte qui me découvre un pays brillant; je me courbe pour regarder ſous l'arc. Quand j'ai vu, je meurs d'envie de paſſer.

XII. Une main inviſible me place un bandeau ſur les yeux; je me baiſſe, & paſſe ſous la voûte.

XIII. Le trajet fini, le bandeau tombe. J'apperçois à mes côtés l'enfant qui m'avoit ſervi de guide (Voyez les Chap I., IV.,

IV. & V.) Il étoit placé à ma droite. J'avois pour affiftant à ma gauche le vieillard que j'avois vu mettre à mort quelque tems auparavant. (Voyez le N°. IV. du Chap. VI.)

XIV. Silence, me dirent les deux affiftans, lorfque j'allois prendre la parole pour leur témoigner la joie que j'avois de me retrouver avec eux : je me conformai donc à leur marche fans mot dire.

XV. Nous arrivons dans l'enceinte où l'on eft à portée de voir de plus près le chandelier à fept branches. Mes conducteurs rompent le filence pour me faire une leçon à ce fujet. Je n'avois pas encore vu la lumiere d'auffi près.

XV. Le vieillard m'enfeigna la fcience des nombres. Nous calculâmes le nombre trois; j'appris celui de fept, & je trouvai le nombre neuf.

XVII. On m'enfeigna l'ufage du compas : j'effayai de mefurer & de partager les douze fignes du Zodiaque. Le monde planétaire n'eut plus rien de voilé pour moi,

car le tems de la premiere opération étoit venu.

Chapitre VIII.

I. Je ſuis tranſporté juſques dans la demeure du ſoleil; nous ſommes toujours trois.

II Ce n'eſt plus avec des hommes que je converſe: êtres tout dégagés de la matiere, mes maîtres ſont ceux qui forment la chaîne qui lie la créature au créateur. Dépoſitaires des plus grands ſecrets de la nature & de l'art, ces génies me font tout voir.

III. Un de ces génies s'unit à moi pour ne plus me quitter : je m'abandonne entiérement à lui. Il me demande compte des cendres du manteau qui avoit été brûlé quelque tems auparavant. (Voyez le N°. X. du Chap. VI.)

IV. Nous nous rendons dans le laboratoire, le ſeul qui exiſte; là tout eſt prêt à toute heure.

V. On jette les cendres dans un creuſet : le feu agit, & la matiere n'eſt plus elle. Pendant que Saturne devoit livrer bataille à quelques ſatellites, mon génie me conduiſit dans un bâtiment peu diſtant du laboratoire.

VI. Il s'agiſſoit encore d'une expiation pour pouvoir parvenir au terme deſiré. Je vois mettre pluſieurs hommes à mort; leur ſang couloit dans un baſſin, où je fus couché, & condamné à paſſer deux heures & demie.

VII. Je ſortis du bain, mais j'étois autre que lorſque j'y étois entré. Retournons au laboratoire, me dit le génie, voyons ſi tu pourras t'y introduire.

VIII. Je ſuis à la porte, mes efforts pour y pénétrer ſont inutiles. Autre expiation à faire : nouvelle & derniere préparation.

CHAPITRE IX.

I. Prenons la ſphère à la main; fouillons dans les aſtres, afin de pouvoir terminer le grand œuvre.

II. Nous faiſons de grands efforts pour ouvrir le Livre; l'éclair ſe montre, la foudre éclate, le charme ceſſe, & le Livre eſt ouvert. Chef-d'œuvre de l'intelligence céleſte, ce Livre ne contenoit que des énigmes pour moi; mais j'avois déjà tant vu, que mes yeux furent bientôt au fait de ſaiſir la vérité, quoique cachée dans le labyrinthe des hyérogliphes.

III. Je découvre les ſecrets, & la ſageſſe du plus grand des Rois. Les langues anciennes me deviennent familieres; & je rougis de l'erreur où j'avois été juſqu'alors.

IV. Quelques années ſe paſſerent dans l'étude & le ſilence; mon génie ne m'avoit point quitté. Il étoit tems de retourner à la pratique; mais il falloit quelque choſe de plus pour pouvoir rentrer dans le laboratoire ſans courir le riſque d'y perdre la vie.

V. Le jour ſe cacha; j'eus peur. Mon génie me prit par la main; il guida mes pas vers une groſſe pierre ſur laquelle étoit une lampe qui ne donnoit qu'une foible lueur.

VI. A côté de la lampe étoit une coupe vuide ; je pris la lampe & la coupe. Je fis quelques pas pour me rendre près d'une fontaine, où il étoit dit que je boirois.

VII. Je laiſſai la coupe près de la fontaine : je gardai la lampe pour guider mes pas mal aſſurés.

VIII. Un vaſte baſſin ſe préſente, il étoit plein d'une matiere liquide, ce n'étoit pas de l'eau, car elle étoit blanche & brillante comme l'argent. Mon génie me jetta dans le baſſin.

IX. J'y reſtai trois jours, en comptant comme les philoſophes. La lampe fut conſumée ; mais je n'avois ſouffert aucun mal. Au ſortir de ce bain, nous prîmes le chemin du laboratoire ; le jour reparut dans tout ſon éclat ; je ne devois plus revoir les traces du pere des ténebres.

X. En entrant dans le laboratoire, nous vimes avec regret que le feu s'étoit éteint, & que l'opération n'étoit qu'à peine commencée. Mars n'avoit point paru ; Jupiter étoit encore intact ; Venus étoit li-

bre, &c. &c. On remit du charbon dans le fourneau, le creuſet rougit de nouveau; & nous nous diſpoſâmes à terminer l'œuvre.

XI. Il fallut moi-même ſubir l'épreuve des épreuves. Nous paſſâmes dans un ſalon, où quelques ciclopes donnoient aux élus ce qu'on doit appeller des bains de feu: tout étoit prêt.

XII. Je fus mis dans cet élément liquide & deſtructeur; tout mon être ſembloit prendre une autre forme. Il ne me reſta de l'enveloppe matérielle que ce qu'il en faut pour tenir à l'homme.

XIII. Je ne ſuis plus le même; je rentre dans le laboratoire; les ſubſtances s'uniſſent & ſe ſéparent à ma volonté. Le rouge paroît, le verd le détruit, le blanc triomphe, le rouge revient à mon choix, & la nature n'a plus d'attelier ſecret.

XIV. Voilà ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, & ce que tout homme laborieux & conſtant peut répéter. On trouvera comme moi, des ſentiers dans les endroits les plus ſauvages.

XV. Celui, qui m'a conduit dans mes travaux, m'a laiſſé le choix d'inſtruire mes ſemblables, ou de jouir tout ſeul du fruit de mes veilles. J'ai préféré le premier parti; je n'ai cependant pu le faire qu'aux conditions connues; mais ces conditions ne peuvent arrêter que l'homme peu accoutumé à la recherche des grandes choſes. J'ai fait mes efforts pour me faire entendre, il en faudra peu pour me comprendre.

Fin de l'Apocalypſe hermétique.



COMMENTAIRE

SUR LA

RÉVÉLATION PRÉCÉDENTE,

OU

INTERPRÉTATION

RAISONNÉE

DE L'APOCALYPSE HERMETIQUF.

La Société des philoſophes inconnus n'eſt point bornée par une nation, un royaume, ou autres lieux particuliers; elle eſt répandue dans tout l'univers. Un inſtitut, qui fut dicté par la raiſon, qui eſt éclairé par la religion, & que ſuit la vertu, doit être connu de tous les hommes. Les protecteurs ſont inutiles pour être admis dans cette ſecte choiſie: les grandeurs ne ſont rien; l'homme n'y eſt qu'homme, mais il y eſt vraiment homme.

Les recherches dont on s'occupe, ſont de détruire le menſonge, & de connoître la vérité. Pour y parvenir, on fixe la nature, on voit ſes œuvres, on réfléchit ſur la marche uniforme du grand tout.

Seul, l'homme eſt incapable de faire les ſublimes efforts qui ſont néceſſaires pour voir: il ſe trompera, s'il cherche des guides dans ſes ſemblables. Le célebre *Emanuel de Swedenborg* a donné de grands préceptes à ce ſujet; il ſeroit inutile de les répéter, je renvoie à ſes ouvrages: mais je préviens qu'il faut ſavoir les lire.

Il exiſte une liaiſon entre les êtres matériels & les êtres ſpirituels. Pour ſe convaincre de cette vérité, on n'a qu'à réfléchir ſur tous les êtres créés, & la chaîne qui les lie. Le regne végétal eſt lié au minéral, comme l'animal l'eſt au végétal par des corps que les naturaliſtes ne ſavoient où claſſer. L'homme eſt enfin lié à ſon auteur par des êtres intermédiaires que l'on a nommés différemment ſelon les lieux & les tems.

On ne ſe dégage de la matiere qu'en

dépouillant le ſuperflu de l'être. Le nombre n'eſt plus le même, il eſt alors plus parfait. Il ſeroit hors de propos de nier cette vérité par la ſeule raiſon qu'on ne pourroit la concevoir. Tant d'adeptes ne ſe ſont pas trompés pour avoir la ſatisfaction de nous conduire à l'erreur. Je vais m'expliquer plus ouvertement.

L'Apocalypſe hermétique offre, à celui qui en ſaiſit le ſens, toutes les vérités dont on s'occupe dans ces cercles délicieux connus ſous le nom de F. M∴

Ce n'eſt point pour flatter les profanes que je publie ce Livre; il n'eſt fait que pour ceux qui aiment & cherchent le vrai. Les élus ſont rares; l'Apocalypſe hermétique, ou plutôt philoſophique, a donc beſoin de Commentaire. Que le ſavant à la mode, que l'homme du jour n'entende rien à mon diſcours! qu'il me traite de rêveur, & me confine aux petites maiſons, je ris de ſa ſottiſe, & je ſais l'art de me ſuffire à moi-même! *Voir le mal, & faire le bien*, voilà ma deviſe.

Moïſe nous a laiſſé des écrits qu'on re-

vere à juſte titre; ſon Livre eſt le ſeul utile; mais il faut ſavoir lire les Livres ſacrés. L'homme qui voudra s'inſtruire, n'a qu'à comparer la bible entre elle; il n'a qu'à méditer ſur les cérémonies ſacrées des peuples qui ne ſont plus, comme ſur celles de ceux qui exiſtent. Ce point eſt difficile, il eſt encore plus important.

Quoique dans les ténebres, l'homme court après la lumiere; l'envie qu'il a de la connoître, prouve qu'elle exiſte. L'adepte n'eſt point un extravagant de faire des recherches; l'idée qu'il a du ſublime, prouve que le ſublime exiſte. Pluſieurs ont trouvé le but; ils n'ont point oſé le montrer; ou ſi ces hommes rares ont parlé, ils ſe ſont ſervis d'un langage myſtique.

Ce qui ſurprendra le plus dans l'Apocalypſe hermétique, c'eſt que celui qui l'entendra, y trouvera les ſept degrés d'expiation connus dans la F. M ∴, & même parmi tous les chrétiens. Il y verra la vérité de quelques paſſages qui ſont épars dans les Livres ſaints du grand ſalomon.

L'intelligence de l'Apocalypſe précé-

dente lui démontrera des vérités que l'auteur d'un livre intitulé, *Des erreurs & de la vérité*, n'a fait que soupçonner.

On trouve, dans l'Apocalypse hermétique, une relation exacte de la réception, & conduite des philosophes inconnus : tous les secrets des F. M∴ y sont dévoilés. La transmutation des métaux & la médecine universelle y sont montrés dans tout leur jour. Enfin c'est vraiment le manuel d'un adepte.

Pour hâter les travaux de ceux qui cherchent la vérité, je crois ici pouvoir joindre une explication abregée des premieres connoissances nécessaires à l'intelligence des grandes operations. Je ne trahis aucune société, & je prie tout lecteur de ne point abuser de la complaisance de ceux qui se sont expliqués sur les mysteres.

Paracelse, *Van-Helmont*, *Libavius*, *Levinius*, *Cardan*, *Porta*, *Scaliger*, *Wecker*, *Mizalde*, *Gesner*, *Garzias*, *Acosté*, *Monarden*, *&c.*, *&c.*, ont écrit comme *Basile*, *Valentin*, *le Cosmopolite*, & d'autres; mais plusieurs n'entendent point ces ou-

vrages, & les trouvent auſſi obſcurs que le ſyſtême de *St. Martin*.

Cela vient de ce qu'on n'a aucune connoiſſance préliminaire, lorſqu'on cherche à finir le grand œuvre. Les auteurs ne s'étant expliqués que par paraboles, comment les entendre, ſi on n'eſt du tout point initié ?

Les planetes ne ſont pas ſeulement, pour les adeptes, les globes qui tournent autour du grand aſtre. *Mars* donne quelquefois ſon nom au fer, d'autres fois au ſoufre.

Le mot d'*Azoc* ou d'*Azoth* eſt le nom du *Mercure*, qui s'appelle auſſi *lait virginal*.

Il ne faut pas confondre les métaux du vulgaire avec ceux des philoſophes : les uns ſont morts, les autres vifs.

On diſtingue dans l'art, le mâle & la femelle ; ce ſont deux principes, l'un eſt le ſoufre, & l'autre le mercure : on les conjoint pour qu'ils forment un germe.

La correſpondance des métaux entr'eux eſt une connoiſſance que doit avoir celui qui s'applique à l'étude de *Roſe-Croix.* Pour entendre cette correſpondance, il faut conſidérer la poſition des planetes, & faire attention que Saturne eſt le plus haut de tous, auquel ſuccede Jupiter, puis Mars, le Soleil, Venus, Mercure, & enfin la Lune. Les vertus des planetes ne montent point, mais elles deſcendent; les élus ſavent que Mars ſe change en Venus, & non pas Vénus en Mars. On voit clairement, en réfléchiſſant ſur cette correſpondance, que la nature tient ſon laboratoire ouvert, & qu'elle ne cherche rien à cacher à l'œil philoſophe.

Pour parvenir à l'exécution de l'œuvre, il faut ſuivre la même route que le grand architecte employa à la création des mondes : c'eſt l'art de débrouiller le chaos.

Ce ſont la *compoſition*, l'*altération*, la *mixtion* & l'*union* qui, faites dans les regles de l'art, donnent le fils légitime du ſoleil, & produiſent le phœnix ſans ceſſe renaiſſant de ſes cendres.

La putréfaction découvre de grandes choses, sans elle point d'opérations.

Le feu philosophique est le feu dont se sert la nature : il y en a de trois especes qui sont le naturel ou le masculin, l'inaturel ou le féminin, enfin le feu contre nature qui corrompt le composé & delie ce que la nature avoit lié.

On trouve à toute heure & en tout lieu la matiere qui sert à l'œuvre ; on la cherche pourtant spécialement dans la nature métallique.

La terre vierge n'est pas si rare qu'on pense ; c'est une erreur de la chercher dans la profondeur de la terre. Toutes les qualités de terre en donnent de la vierge, lorsqu'on leur a fait subir les opérations convenables.

Les deux Dragons qui se font sans cesse la guerre, sont l'eau & le feu. Il s'agit de les mettre en action l'un & l'autre, un autre élement s'y joint, & la magnésie complete le mélange.

On paſſe par douze portes pour trouver la pierre philoſophale :

1°. La calcination.
2°. La diſſolution ſecrete.
3°. La ſéparation des élémens.
4°. La conjonction matrimoniale.
5°. La putréfaction.
6°. La coagulation.
7°. L'incinération.
8°. La ſublimation.
9°. La fermentation.
10°. L'exaltation.
11°. La multiplication.
12°. La projection.

Ces douze entrées ſont dépeintes dans l'Apocalypſe hermétique, & dans les Livres ſacrés. On n'a qu'à lire avec attention, on verra clairement à l'aide de ce Commentaire que l'homme peut faire de grandes choſes.

Lorſqu'il eſt queſtion de clef, on entend un menſtrue.

Dans l'œuvre, il y a le Septentrion, le Midi, le Levant & le Couchant. Le Levant

Levant c'eſt le blanc, le Midi, c'eſt le rouge, & le Couchant eſt le commencement du noir.

Si ce que je viens de dire ne ſatisfait pas tous les lecteurs, j'en ſuis fâché; je n'ai plus qu'un avis à donner dans ce commentaire; mais qu'on y faſſe attention, cet avis eſt bien utile. Toute la combinaiſon philoſophique ſe réduit à faire d'un deux, & de deux un, rien de plus; c'eſt là le nombre myſtérieux de trois qui cache celui de ſept, & qui ne ſauroit paſſer celui de neuf.

Il me ſemble entendre quelques lecteurs, peu faits pour les hautes ſciences, s'écrier, en liſant ce Commentaire, que l'explication n'eſt pas plus claire que l'Apocalypſe. Celui qui ſe croira en droit de me faire des reproches, peut renoncer à la lecture de ce livre, comme à l'eſpoir de pratiquer la philoſophie occulte. Je ſuis ſûr de m'être rendu intelligible à ceux qui ont médité les ouvrages des maîtres qui, avant moi, ont parlé des ſecrets de la nature.

Avant que de chercher à être initié, il faut avoir lu les ouvrages d'*Hermès*. Il faut connoître le *paſſage de la mer rouge*. On doit avoir étudié *le ſentier chymique* de Paracelſe, le *Vade mecum* de Raimond Lulle, les *Obſervations de Treviſan*, & *la Phyſique reſtituée*.

Comme la lecture de ces ouvrages eſt très difficile, j'ai cru devoir joindre à mon Apocalypſe une clef pour l'intelligence des écrivains philoſophes: je vais expliquer, par des mots uſités, le langage des adeptes; ainſi leurs termes myſtiques, & leurs hyerogliphes ne rendront plus rebutans ni obſcurs des ouvrages qui ſont le dépôt des connoiſſances de l'homme.

J'avertis encore qu'il faut, pour bien entendre l'Apocalypſe hermétique, connoître les ouvrages de Moyſe, de Salomon, &c. Les Livres ſaints contiennent tous les preceptes de religion, ceux de morale, & ceux de philoſophie; mais il ne faut pas s'en tenir à la lettre.



LE LANGAGE

DES

ADEPTES,

OU

DICTIONNAIRE

ABRÉGÉ DE PHILOSOPHIE,

Avec l'explication des Mots & des Hyerogliphes.

C'eſt avec ambiguité que tous les artiſtes ont parlé de leurs connoiſſances; cette conduite étoit néceſſaire, d'autant plus que tous les hommes ne ſont pas faits pour la vérité, ni tous les yeux pour la lumiere. Sans manquer aux engagemens que contractent les philoſophes inconnus, j'ai entrepris de dévoiler des vérités; je fais tout mon poſſible pour rendre mes œuvres utiles. J'aurois cependant peu fait

pour les curieux, ſi je ne joignois à mon Apocalypſe un Dictionnaire des mots reçus dans la philoſophie ſecrete.

On trouve dans cet écrit le nom des choſes, le ſecret des caracteres, & le mot des énigmes qui font le déſeſpoir de quelques curieux. Je ſouhaite qu'on n'abuſe point des effets de ma condeſcendance; la philoſophie occulte eſt un labyrinthe où doit ſe perdre le vulgaire; au lieu d'y cueillir des fruits, le ſavant ordinaire n'y doit rencontrer que des épines. Quelque attrayante que ſoit cette étude, elle eſt ſuivie de beaucoup de dangers.

A.

Acetum philoſophorum, eau mercurielle, ou lait virginal qui diſſout les métaux.

Aniadin, ſignifie longue vie.

Annus philoſophicus, c'eſt le mois commun.

Alchaeſt, c'eſt une préparation du mercure.

Amianthus, c'eſt la ſalamandre.

Alembroth, c'eſt la clef de l'operation des philoſophes.

Anaena, c'eſt l'acier oriental.

Aqua cœleſtis, c'eſt le vin ſublimé.

Aquila ſpagyricorum, ſel ammoniac.
Atramentum, le vitriol.
Aqua ſolvens, vinaigre diſtillé.
Atimad alcophil nigra, c'eſt l'antimoine.
Alcharit, ou *Zaibach*, c'eſt le vif-argent.
Almiſadir, le verd-de-gris.
Aremaros, le cinnabre.
Aſmarcech, la litarge.
Alcitram, l'huile de genièvre.
Alcaligatam, de la momie jointe à un ſel alkali.
Alœani, c'eſt le changement de la forme ſuperficielle des métaux.
Alartar, cuivre brûlé.
Aniada, ſignifie les influences des aſtres.
Alcubrith, le ſoufre.
Azimar, le minium.
Alabari, du plomb.
Æs hermetis, le lion verd.
Ahor, c'eſt le lait.
Acureb, le verre.
Alfuſa, la tutie.
Antimum, c'eſt le miel le plus pur.
Æs philoſophorum, l'or des philoſophes, & non le vulgaire.

B.

Barnabas, le ſalpêtre tiré d'un endroit où l'on a jetté ſouvent de l'urine.
Baurat, ſignifie tout ſel.
Botri, une grappe de raiſin.
Berillus, miroir de criſtal dont on ſe ſert pour des opérations magiques.
Botin, vinaigre thérébentiné.

C.

Caſa, camphre.
Calena, ſalpêtre.
Chaos, l'air, ſelon *Paracelſe*.
Claretta, blanc d'œuf.
Cotoronium, liqueur.
Cortex maris, vinaigre philoſophique.
Cabet, limaille de fer.
Comindi, gomme arabique.
Calchiteor, marcaſſite.
Carbones cœli, les étoiles.
Cauda vulpis rubicundi, le minium de plomb.
Cydar, Jupiter.
Cebar, l'aloés.
Criſti pabulum, urine d'un petit enfant.
Copher, bitume.
Catina, l'alun.

Coleritium, liqueur qui corrode tous les métaux, excepté l'or.

Cor minerale, l'or.

D.

Dragantium, le vitriol.

Denoquor, le borax.

Deraut, l'urine.

Diateſſadelton, mercure précipité.

Dulcedo ſaturni, l'ame du plomb.

Daura, l'ellebore; d'autres entendent l'or.

Doveitallum, la génération qui ſe fait des élémens.

Duelech, pierre qui ſe forme dans le corps humain.

E.

Elkalei, l'étain.

Ezeph, de l'or.

Edir, l'acier.

Elqualiter, le vitriol verd.

Ezimar, fleurs de cuivre.

Epar, l'air.

Elome, l'orpiment.

Encarit, de la chaux.

Ephodèbuths, nom de la pierre philoſophale, lorſqu'elle eſt finiè.

Elephas ſpagirice, l'eau forte.
Eveſtrum, ſigne qui préſage l'avenir.

F.

Flos ſectæ crocæ, la fleur de ſafran.
Fœnix, la pierre phyſique.
Fædula, la mouſſe.
Fons philoſophorum, le bain-marie.
Fedeum, le ſafran.
Fida, l'argent.
Filius unius Dei, la pierre philoſophale.
Fel draconis, le mercure tiré de l'étain.
Facinum, du cuivre.
Flos maris, blanc de baleine.

G.

Gaſard, le laurier.
Glutem, fiel de taureau.
Gazar, le galbanum.
Gerſa, la ceruſe.
Gruma, le tartre.
Grillen, le vitriol.
Guarini, ce ſont des hommes vivant de l'influence du ciel.
Guma, l'argent.
Gibard, médecine tirée des minéraux.
Glacies dura, le criſtal.

H.

Henricus rubeus, le vitriol calciné au rouge.
Haro, une eſpece de fougere.
Hycohy, le ſang d'un jeune homme ſain.
Horiſon, le mercure de l'or.
Hal, le ſel.
Hel, le miel.
Horizontis, or potable.
Hunt, Jupiter.
Hernec philoſophorum, l'orpiment, mais non pas le commun.
Hager archtamach, la pierre d'aigle.

I.

Ignis leonis, l'élément du feu.
Jarin, le verd de-gris.
Jaſpa, l'herbe de la trinité.
Illeadus, la premiere matiere de toutes choſes.
Ipcacidos, la barbe du bouc.
Ignis æthereus, la pierre infernale.

K.

Kakima, terre métallique.
Kaib, lait de vinaigre.
Kiſt, l'opoponax.
Kibrit, ſoufre puant.
Kibris, chef & pere de la lumiere.

L.

Laoc, l'étain.
Luben, l'encens.
Lulfar, les perles.
Latro, le mercure.
Lot, l'urine.
Lapis infernum, la pierre ponce.
Liab, vinaigre.
Lameré, foufre.
Leo viridis, vitriol.
Lydia, la pierre de touche.
Lafer, le benjoin.
Luftum, la graiffe de lait.
Liquor aquilegius, le vin diftillé.
Limbus, le monde univerfel.
Labos balfamum, la liqueur où quelque métal enflammé eft éteint.
Laxa chimolea, fel qui nait fur les pierres,

M.

Magnefia philofophorum, l'argent uni au mercure & rendu fluide.
Magnalia, les œuvres du grand architecte.
Menfis philofphicus, le tems de la digeftion chymique qui eft de quarante jours.
Magoreum, médicament magique.

Manna mercurialis, mercure précipité en eau forte, puis élevé par le feu.

Melibœum, le cuivre.

Mercurius laxus, le turbith minéral.

Martach, la litarge.

Madic, le petit lait.

Malaribric, l'opium.

Moz, la mirre.

Maruch, l'huile.

Merdasengi, plomb calciné & réduit en poudre.

Mercurii astrum, la sublimation.

Majus noster, la rosée des philosophes.

Magnesia lunarii, le régule d'antimoine, qu'on appelle aussi le plomb des philosophes

Magnesius magnensis, poudre philosophale faite avec le sang humain.

N.

Nastac, ou *Nostoch*, une gêlée qu'on trouve dans la belle saison, après la pluie; elle est transparente, verdâtre. On croit que c'est une déjection des étoiles..... erreur.

Nitriales, les pierres calcaires.

Necrolium, un médicament qui préserve des maladies.

Nectat, préparation qui ſe fait avec du vin blanc & du vin rouge.

Noſtros, on s'en ſert pour déſigner les eſpeces de feux.

Nepſis, étain.

O.

Obrizum, or calciné & de couleur de chataigne

Otap, ſel ammoniac rougi avec eau de vitriol rouge.

Oabelcora, une cucurbite.

Ophirifi, liqueur du ſoleil.

Orizon æternuatis, les influences céleſtes.

Oſemutum, le fil de fer.

Oriſeum præcipitatum, le ſaffran d'or.

Oriſeum foliatum, l'or en feuilles.

P.

Pratium viride, les fleurs du cuivre.

Presmuchim, la ceruſe.

Pater metallorum, le ſoufre.

Propolix, la cire vierge.

Piſſasphaltos, le bitume.

Pentacula, amulettes, certains ſignes qu'on porte pour guérir, ou ſe préſerver des maladies.

Pili zenii, les petits poils blancs qui ſont autour de la cuiſſe du lievre.

Pauladadu, terre ſigillée qu'on trouve en Italie.

Pietra vini, creme de tartre.

Primum vegetabile, tartre.

Plecmum, le plomb.

Parthenium, la camomile romaine.

Phœnix, la pierre phyſique.

Q.

Quartura, l'or le plus pur.

Quemli, le plomb.

Quiamos vena terræ, la couperoſe.

Quebrit, le ſoufre.

Quebricum, l'arſenic.

R.

Rabeboya, la patience dans le grand œuvre.

Rebis, la premiere matiere des philoſophes.

Ramich, la noix de galle.

Rebona, la fiente brûlée.

Ruſatagi, la calcination du cuivre.

Racari, le ſel ammoniac.

Recham, le marbre.

Riaſtel, le ſel commun.

Raib, une pierre quelconque.

Rosa mineralis, arbre végétal des philosophes produit par une sublimation de l'or avec le mercure.

Reboli, liqueur tirée de momie.

S.

Sactin, le vitriol.

Salipit, le cuivre.

Saphiricum anthos, liqueur tirée de l'argent & du saphir, pour guérir les maladies du cerveau.

Senco, le plomb.

Sibar, le mercure.

Sezur, l'or.

Samech, le tartre.

Sira, l'orpiment.

Sal amarum, l'argent vulgaire, non pas celui des philosophes.

Scarelum, l'alun de plume.

Serpens, ou *Lacerta viridis quæ propriam caudam devoravit*, c'est toute la liqueur de vitriol rejettée sur le caput mortuum.

Sphacte, storax liquide.

Stomoma, la limaille de fer.

Sanguis hidræ, huile de vitriol.

Stella terræ, le talc.

Sagani spiritus, les quatre élemens.

Sagani sapientiæ, le sel marin.

Sol in homine, le principe vital dans l'homme.

Scirona, la rosée d'automne.

Serpheta, réduction d'une pierre en liqueur.

Stennarmater metallorum, ce qui engendre les métaux.

Saldini, les hommes engendrés par l'élément du feu.

Sylo, le monde en général.

T.

Thisma, la veine des minieres.

Teneriabin, espece de manne.

Trachsat, le minérai sortant de la terre.

Temeinchum, l'argent des philosophes.

Terra fidelis, l'argent.

Tiffocom, le vif argent.

Tinctura microscomi, magistere de sang humain, dont on se sert pour faire la lampe de vie.

Titar, le borax.

Tin, le soufre.

Tersa, l'écume de mer.

Ticcalidar, la moutarde.

Tecolithus, pierre qui se trouve dans les éponges.

Tinchar viriditatis æris, eau composée de tous sels.

Terra ſancta, antimoine vitrifié.
Terra ſaracenica, l'émail.
Triceum, le miel.
Tiri noſtri ab aquila rapti, le mercure rendu fixe.

V.

Viſci de Botin, la thérébentine.
Umo, l'étain.
Vaſtior, le ſafran.
Uvornas, le vinaigre des philoſophes.
Undenæ, les eſprits aériens.
Unitas trithemii, le ternaire uni par la deſtruction du binaire.
Vergiliæ, herbes printannieres.
Viltrum philoſophorum, l'alembic.
Vitriola metallica, les ſels des métaux.
Visqualcus, le gui d'arbre.
Virgutta foſſorum, la baguette qui indique les tréſors.
Urina vini, l'urine d'un ivrogne.

X.

Xilocaſſia, la canelle.
Xylobalſamum, parties de macis & de ſouchet.
Xenecthum, le premier menſtrue vierge.

Xeni nephidei, cet eſprit qui indique à l'homme les merveilles de la nature.

Xispımum, le vinaigre.

Xiſtum, le verd de gris en poudre.

Xenecdon, pentacle ou amulette dans laquelle on met l'image d'une conſtellation.

Quelque ridicule que puiſſe ſembler cette amulette, je vais donner la maniere de la faire, & parler des vertus qu'on lui attribue.

On prend un morçeau de parchemin, qu'on coupe en triangle, d'un pouce & demi; on le tient expoſé à l'air pendant trois nuits. On écrit enſuite quatre *X* à côté l'une de l'autre ſans ponctuation; on fait au-deſſous la figure d'un ours, d'un dragon, ou autres ſignes qui ſoient au firmament. On colle enfin ce parchemin ſur un taffetas cramoiſi, & on le recouvre avec du ſatin jaune. Ce pentacle ſe porte ſur le creux de l'eſtomach pour prévenir les indigeſtions, les coliques & la migraine. On le porte attaché contre le poignet gauche, pour guérir les ſiévres.

On le tient ſur la tête nue pour le mal caduc, & autres maladies des nerfs.

Y.

Yelion, le verre.

Yharit, le changement du leton en argent.

Ygropiſſos, le bitume.

Yercia, la poix.

Yſir, préparation particuliere du mercure réduit en pierre.

Ycar, médecine quelconque.

Ydrocecum, le mercure.

Yride, l'orpiment.

Z.

Zemech, pierre d'azur.

Zenith juvencularum, le premier ſang menſtruel d'une fille.

Ziniat, le ferment.

Zonnetignomi, phantôme.

Zancres, l'orpiment.

Zarsrabar, le mercure.

Zaidir, Venus.

Zerès, le vitriol.

Zipar, la rhubarbe.

Zafaram, limaille de fer brûlée dans un vaiſſeau de cuivre.

Zurca, l'étain.
Zimax, l'airain.
Zitter, marcaſſite.
Zinſifar, le cinabre.
Zithum, la biere.
Zenexton, amulette qu'on croit capable de préſerver de la peſte.

A l'aide de ce petit dictionnaire, on pourra lire très couramment les écrits des alchimiſtes, qui ſe ſont très ſouvent ſervis d'une expreſſion différente pour déſigner le même mot. On ne trouve les opérations impoſſibles que par la raiſon qu'on prend, dans les recettes des adeptes, des ſubſtances pour d'autres, faute de s'entendre.

Une autre difficulté qui ſe préſente, en liſant les anciens auteurs, c'eſt la connoiſſance des divers caracteres dont les philoſophes chymiſtes ſe ſont ſervis pour déſigner les matieres qu'ils mettent en uſage. Mais on trouve de ces tables de caracteres à la tête de tous les livres de chymie; il eſt facile de s'en procurer une, & de faire une étude particuliere ſur cet objet. Ces tables n'étant pas rares, je n'ai

pas cru devoir en joindre une à cet ouvrage.

Je dois ſeulement ajouter une table des caracteres du zodiaque qui ne ſe trouve point dans les ouvrages modernes, c'eſt-à-dire dans la table des caracteres des chymiſtes de nos jours. Les douze ſignes du zodiaque prêtent leur caractere à douze ſubſtances que les adeptes mettent beaucoup en œuvre, par exemple:

♒. Le verſeau ſignifie le ſel de nitre.
♋. Le cancer ſignifie le ſel ammoniac.
♑. Le capricorne ſignifie l'alun de plume.
☋. La queue du dragon ſignifie le mercure.
♊. Les gémeaux ſignifient l'orpiment.
♎. La balance ſignifie le vitriol romain.
♌. Le lion ſignifie l'or.
♐. Le ſagittaire ſignifie l'alun de roche.
♍. Le ſcorpion ſignifie le ſoufre.
♉. Le taureau ſignifie le bitume.
♏. La vierge ſignifie l'arſenic.
♈. Le bélier ſignifie l'antimoine.

Ces mêmes ſignes ou caracteres du zodiaque, ſont auſſi employés quelquefois pour déſigner les douze portes qui conduiſent à l'œuvre, c'eſt à-dire qu'ils ſigni-

fient les douze opérations de la chymie ; par exemple.

♈. Le bélier marque la calcination.
♉. Le taureau marque la congelation.
♊. Les gemeaux marquent la fixation.

♋. Le cancer marque la diſſolution.
♌. Le lion marque la digeſtion.
♍. La vierge marque la diſtillation.

♎. La balance marque la ſublimation.
♏. Le ſcorpion marque la ſéparation.
♐. Le ſagittaire marque l'incinération.

♑. Le capricorne marque la fermentation.
♒. Le verſeau marque la multiplication.
♓. Les poiſſons marquent la projection.

La philoſophie n'étant pas faite pour être cultivée par tous les hommes, les adeptes durent ſe ſervir de différents ſignes pour s'entendre entr'eux, & ne pas divulguer leurs opérations. Ils employerent non ſeulement des mots qui leur étoient propres, mais ils ſe ſervirent encore dans leurs écrits d'autres lettres que celles qui ſont dans les alphabeths or-

dinaires. Voici l'alphabeth qui est le plus en usage parmi les freres de la R. C∴, ainsi que parmi tous ceux qui publient des secrets sur la philosophie occulte.

Alphabeth des signes & planettes.

♓ ou les poissons. . . . A.

♑ ou le capricorne. . . B.

♒ ou le verseau. . . . . C.

△ ou le triangle. . . . D.

⋀ le compas. . . . . . E.

✠ la croix. . . . . . . F.

♉ ou le taurean. . . . G.

♐ ou le sagittaire. . . . H.

✳ l'étoile. . . . . I.

K. . . . . K.

♎ ou la balance. . . . L.

♏ ou le scorpion. . . . M.

☉ ou le soleil. . . . . . N.

☽ ou la lune. . . . . . O.

♈ ou le bélier. . . . . . P.

□ ou le quarré. . . . . . Q.

--- ou une ligne droite. . R.

/ ou ligne oblique. . . S.

♊ ou les gemeaux. . . . T.

⸸ ou la croix renverſée. . U.

X . . . . X.

‡ . . . . Y.

Z . . . . Z.

La ſcience de la cabale chymique étant très étendue, il ſeroit difficile de dire tout dans cet ouvrage. J'ai ſeulement voulu donner la clef des différens écrits qui ont été publiés ſur cette matiere. Si l'on fait bien attention à tout ce que j'ai dit, on ne ſera point embarraſſé pour opérer. Mais je le répete, ce Livre n'eſt point un de ceux qu'on doit lire en courant. On verra, en le méditant, que les ſciences occultes ſont fondées ſur des obſervations conſtantes & certaines.

Comme tous les hommes ne ſont point initiés dans la F. M∴, ni dans la ſociété des freres de la R. C., je veux cependant rendre cet ouvrage utile à ceux qui, ſans connoître ſes inſtituts, ſont pourtant amateurs de la chymie & de la médecine.

Ayant employé un ſtyle aſſez figuré pour peindre les travaux philoſophiques, je vais m'expliquer beaucoup plus ouvertement ſur quelques ſecrets qui peuvent intéreſſer tous les lecteurs. Je ſouhaite qu'on n'en faſſe pas mauvais uſage. On ne doit rechercher la ſanté que pour n'en jamais abuſer. Les richeſſes ne ſont déſirables que pour en faire part aux pauvres, lorſqu'on les a acquiſes.

Le morceau ſuivant eſt un petit recueil d'obſervations extraites des œuvres d'un chymiſte arabe qui a fait ſous mes yeux des choſes ſurprenantes. Il poſſédoit à fond la chymie, l'aſtrologie, & ſurtout l'art de connoître les hommes. Il me donna quelques leçons ſur cette derniere ſcience; c'eſt par lui que j'ai connu tout le mérite des ouvrages du médecin *la Chambre*, &

de ceux du fameux *Lavater*: ce dernier eſt un citoyen de Zurich en Suiſſe; il continue un ouvrage ſublime ſur l'extérieur de l'homme, & les ſignes qu'on peut en tirer pour juger ſes mœurs comme ſon caractere. Je me fais un devoir de placer ici l'éloge de M. *Lavater*; quels que ſoient ſes détracteurs, c'eſt un obſervateur plein de mérite. J'ai moi-même répété de ſes obſervations que j'ai trouvées très juſtes.

Je reviens au petit extrait de l'écrit que m'a communiqué le médecin arabe, lors de mes voyages en Turquie.

Extrait d'un manuſcrit arabe par M. Kers.

Ce petit recueil contient onze recettes, que j'ai diviſées par numéro.

I.

Compoſition du vinaigre philoſophique.

☧ PP.

On fait d'abord fermenter du miel, dont on tire enſuite l'*acide*.

On a d'autre part tiré l'*acide* de ce liquide qui reste, après qu'on a retiré l'esprit de vin.

On mêle ensuite ces deux acides en égale proportion avec de l'*acide* vitriolique; en fermentant & s'unissant, ces trois *acides* produisent le vinaigre philosophique.

Cette préparation, que les adeptes ont aussi appellée *lait virginal*, ou *eau mercurielle*, est regardée comme le seul dissolvant de tous les métaux. Aussi a-t-on cherché à composer le vinaigre philosophique en distillant, sublimant, calcinant le nitre, la magnésie, le mercure, &c. Tout simple que paroisse le procédé qu'on a indiqué, on ne doit pas douter que le vinaigre philosophique ne contienne des parties mercurielles, puisque la planette de mercure influe nécessairement sur toute la matiere, & qu'on trouve le mercure dans tout.

I I.

Eau pour amollir tous les métaux.

℞. Une once de ſel ammoniac,
demi-once de nitre purifié,
& deux onces de tartre.

Vous ferez bouillir le tout dans une livre d'eau, juſqu'à conſomption d'un quart.

Lorſque vous voulez amollir un métal, vous le faites rougir, & l'éteignez dans cette eau.

I I I.

SECRETS CHYMIQUES.

Liqueur qui a la vertu de changer ☽ en ☉, & de guérir les maladies.

Prenez du mercure qui aura été neuf fois ſublimé par le ſel commun & le vi-

triol, diſſolvez-le dans de l'eſprit de vin très rectifié.

Diſtillez cette ſolution juſqu'à ſiccité. Enſuite en ſublimant ce qui aura reſté, ſeparez le fixe du volatil.

Joignez les de nouveau, répétez la ſublimation, & ainſi juſqu'à trois fois.

Il vous reſtera une poudre rouge, ſi vous avez bien opéré, ſans quoi recommencez de nouveau.

Lorſque vous aurez cette poudre rouge, retirez-en avec ſoin la partie ſaline; diſſolvez la poudre dans l'*eau diſſolvante*, dont je donnerai plus bas la compoſition (*).

Ayez d'une autre part une partie d'or que vous aurez diſſous dans l'*eau diſſolvante*.

(*) *Formule de l'eau diſſolvante.*

℞. Du vitriol, du ſalpêtre, de chaque une livre; du ſel ammoniac, une once; pulvériſez, & mettez dans une cucurbite à long col; diſtillez à feu lent. Vous prendrez une once de ce qui aura été diſtillé, à quoi vous ajouterez deux gros d'or.

Confondez ces deux diſſolutions, faites-les digérer & diſtiller.

Prenez ce qui reſtera dans le fond ; calcinez-le au reverbere.

Ajoutez des fleurs de ſel ammoniac à ce qui aura été calciné ; mêlez-le enſuite avec de l'eſprit de vin que vous diſtillerez. Ce qui reſtera, vous donnera des criſtaux.

Cette criſtalliſation, expoſée à l'air, s'imbibera peu-à-peu de l'humidité de l'atmoſphere, & ſe changera bientôt en liquide. C'eſt avec cette eau qu'on change ☽ en ☼, & qu'on tient le corps en ſanté.

Réduit en chaux par le mercure, vous laiſſez digérer le tout pendant un mois dans de l'eau très pure.



IV.

TEINTURE HUMAINE,

OU

LE CONTREPOISON

DES ANCIENS.

Il faut arracher, entre les jours de St. Jean & de St. Jacques, la lune étant dans ſon plein, la *renoncule* des alpes, mais non pas celle des jardins: vous aurez auſſi de la racine de ſanicle rouge. Prenez le cœur & le foie d'une vipere que vous vous ſerez procurée en vie; faites calciner ce cœur & ce foie ſur une pêle rouge, & réduiſez-les en poudres. D'autre part vous ferez ſecher les racines, vous les mettrez de même en poudre ſubtile. Tenez ces poudres ſéparées, & dans des flacons bien bouchés.

La doſe eſt d'un demi-gros de poudre de la vipere, ſur un gros de poudre de racine. Quelques anciens philoſophes aſſurent qu'une ſeule doſe priſe une fois dans la vie, met à l'abri de toute crainte & de toute ſurpriſe de poiſon.

V.

La Lampe de Vie.

Quelques adeptes crurent avoir trouvé dans la préparation ſuivante, un moyen infaillible de porter le pronoſtic dans les maladies, c'eſt-à-dire de juger de la mort ou de la guériſon. Ils dirent donc avoir compoſé une lampe dont la flamme eſt plus ou moins vive ſuivant le bon ou le mauvais état de la ſanté ; cette lampe s'éteignant, la perſonne meurt.

Celui qui veut avoir une lampe qui l'inſtruiſe ſur ſon état même, prendra de l'eſprit rectifié, tiré de l'hydromel ; il aura auſſi de ſon ſang dont il tirera de même l'eſprit par la diſtillation : mêlant ces deux eſprits, il les diſtillera de nouveau. C'eſt ce véhicule inflammable qui ſervira d'aliment au foyer divinatoire.

V I.

Poudre pour faire tomber les dents.

On prend des limaçons ſauvages avec leurs coquilles, on les calcine, & les réduit en poudre ; on humecte cette poudre avec du ſang de grenouilles vertes ; on porphiriſe le tout, on le fait ſecher de nouveau. C'eſt ſans doute de cette poudre que ſe ſervent quelques empyriques pour arracher les dents ſans aucun inſtrument de chirurgie.

V I I.

Syrop anti apoplectique & anti paralytique.

Prenez une demi-livre de vin blanc ; ſix onces d'eau de roſes ; un gros de verre réduit en poudre très ſubtile ; ſix gros de canelle ; infuſez le tout enſemble, paſſez-le ; faites bouillir la colature avec du ſucre pour en faire un ſyrop ſelon les regles de l'art.

La doſe eſt depuis demi-once juſqu'à une once.

VIII.

Description mystique du grand-œuvre.

Saturne. Jupiter. Mars. Venus. Mercure. Lune.



L'explication de cette figure, est qu'il faut tirer le sel, ou les cristaux du plomb ♄, les unir avec ceux de l'*argent*, ☽.

Prendre ensuite ceux de l'étain, les unir avec ceux du vif argent.

Ceux du fer, les unir avec ceux du cuivre.

De tous ces mariages l'on en fait un autre, & le soleil se trouve au centre.

IX.

Opinion de Libavius ſur l'or potable.

Cet auteur dit, *Livre ſecond*, pag. 79, que les anciens qui ont tant parlé de l'or potable, n'entendoient point par ce nom une liqueur tirée de l'or. Il aſſure que ce métal n'entroit pour rien dans les préparations qui portoient ce nom. On entendoit par or potable une liqueur par excellence, une liqueur rare, chere & précieuſe. Ils lui donnoient le nom de l'or par la raiſon que ce dernier a toujours été précieux & recherché.

Il appuie ſon opinion ſur ce que les anciens regardoient l'uſage interne des métaux comme un poiſon : il eſt donc ſûr, ajoute-t-il, que, ſi l'or étoit regardé comme nuiſible, on n'en a pas dans ce tems fait une liqueur pour prendre intérieurement.

X.

Libavius attribue aux feuilles de chêne la vertu de guérir les vieux ulceres, comme topique.

Cette assertion ne répugne ni à la théorie, ni à la pratique de la médecine.

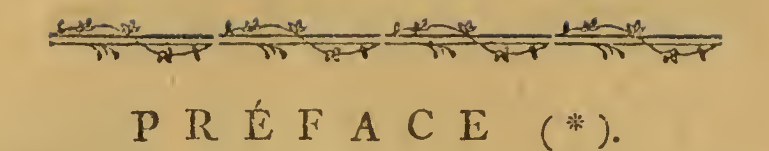
XI.

Etoile d'antimoine, ou Pentacle de Salomon.

℞. De l'antimoine de Hongrie, une partie;
du tartre chalibé, deux parties;
du tartre commun, quatre parties.

Mêlez le tout; fondez; ajoutez y trois parties de tartre calciné. Répétez trois fois l'opération. Laissez réfroidir, & l'étoile est faite. Il y en a qui portent cette étoile en amulette pour se préserver de la contagion & de l'apoplexie.

FIN.



PRÉFACE (*).

L'uſage de joindre une préface à un livre, eſt de la plus haute antiquité : c'eſt dans ces requêtes rogatoires plus ou moins longues, que les auteurs demandent l'indulgence du public. On voit que je ne me conforme pas entiérement à cet uſage ; je fais une préface, il eſt vrai, mais je la mets à la fin de mon ouvrage. Ce n'eſt point pour prier le lecteur de me lire juſqu'au bout, que je lui adreſſe cette ſupplique ; ce n'eſt que pour lui demander ſon opinion ſur la matiere que je viens de traiter ; c'eſt pour le prévenir que, s'il ne m'a pas compris, il ne doit point pour cela me juger déſavorablement ; qu'il me liſe de nouveau ; qu'il ſe familiariſe avec les ſublimes préceptes de la philoſophie occulte ; j'oſe l'aſſurer qu'il jouira dans un

(*) Il y a beaucoup de perſonnes qui me chicaneront ſur ma préface, & ſur mon originalité de la placer à la fin de mon livre : on dira que ce n'eſt plus alors une préface. Eh bien, nous l'appellerons *poſtface*.

tems du fruit de ſes peines & de ſes travaux.

Je dois prévenir les amateurs du merveilleux, que les ſciences dont je traite, exigent de grands ſacrifices de la part de ceux qui les cultivent: l'appas de la gloire & de la fortune n'entrent pour rien dans les recherches du vrai philoſophe. Le vulgaire ne croit la pierre philoſophale impoſſible à trouver, que parce que les adeptes n'en ont jamais fait un objet de commerce. Les frippons qui abuſent le peuple, en lui promettant des ſecrets, ne ſont point initiés dans les myſteres d'Hermès.

Tous les arts ont eu leurs impoſteurs, mais leurs piéges n'ont ſéduit que l'ignorance. Ne doit-on pas penſer que celui qui poſſede le ſecret de faire de l'or, n'a aucunement beſoin de le vendre?

Dans la recherche des vérités & des merveilles de la nature, le philoſophe doit porter une ame pure exempte de deſirs criminels. On ne doit pas eſpérer de com-

muniquer avec d'autres êtres que les hommes, si on ne se degage pas d'une partie de son enveloppe matérielle L'ignorance n'est autre chose que la punition de nos crimes ; on n'apprendra donc rien pendant qu'on s'adonnera aux vices.

Flottant sans cesse entre deux principes toujours agissant sur le globe, l'homme est, il est vrai, bien embarrassé pour se déterminer en faveur du bon. Celui qui nait dans l'erreur, ne connoîtra pas la vérité sans peine. Celui dont on trompe l'enfance, ne sauroit être bien instruit dans un âge avancé.

Les ténebres dont la providence nous entoura, doivent servir à nous rendre la vérité plus chere, dès que nous l'avons trouvée. Mais cela nous dicte ce que nous avons à faire, lorsque nous sommes parvenus à être initiés dans les mysteres de la nature. Jamais philosophe n'osa publier ouvertement ses travaux ni ses succès, jamais adepte ne s'entretiendra avec tous les hommes. La connoissance des hauts mysteres troubleroit l'ordre de la société, si elle étoit publique. Le commun des hom-

mes abuſeroit des bontés du ciel; &, comme le premier des hommes, on ne tarderoit pas à être puni d'avoir voulu manger du fruit défendu: la ſcience du bien & du mal eſt le partage de celui qui ne doit point en abuſer.... [Ces propoſitions ſont claires & vraies, mais elles ne ſont point à portée de tous les lecteurs. Je me ſuis expliqué dans mon Apocalypſe ſur la naiſſance de l'homme, ſur ſa demeure dans le paradis terreſtre, ſur ſa chûte, & ſes miſeres actuelles; le vrai philoſophe y verra quels ſont les moyens que nous laiſſa la divinité pour rentrer dans notre premier état.]... Levez les yeux au ciel, & voyez.

Quoiqu'on ne puiſſe rédiger la théorie & la pratique de nos myſteres, au point de les rendre faciles à chacun; il nous eſt permis de publier les moyens de ſe faire initier dans la claſſe des élus. Ces moyens ſont une diſpoſition ſincere de fuir le mal, & de découvrir la vérité: croit-on qu'il ſoit facile de ſaiſir ce point de vue? Sans ceſſe entouré de piéges & de tentations, l'homme ne voit pas le bien où il eſt;

le but où il court n'eſt qu'une colonne de fumée, qu'eſpere t-il gagner en la ſerrant dans ſes bras ? ſcience de nos jours, philoſophie à la mode, tu n'es qu'une ſuite d'erreurs, c'eſt par toi que l'homme doit ſe rappeller qu'il n'eſt qu'un homme !

La volupté, la molleſſe, les plaiſirs de l'amour ſont les barrieres placées entre le vrai & le faux. Pour parvenir, il faut partir du bon principe.

Les aſtrologues & les géographes ſe ſervent de points, de lignes & de chiffres pour faire leurs démonſtrations; je ferai de même. Soit donné un point connu pour arriver à trois ; tirons une ligne de ce point, & prolongeons la ligne juſqu'à l'arrivée du but déſiré; ſi la ligne eſt abſolument droite, nous trouverons trois, ſi au contraire elle eſt oblique, nous formerons quatre, nombre qui nous donnera toujours la ſomme de douze : le cercle doit ſon origine aux erreurs de ce genre, on tourne autour de ſoi ſans pouvoir s'élever. Ce calcul eſt un des premiers travaux des freres de la R : C∴ Cette opé-

ration les conduit à tirer les connoiſſances les plus ſublimes de la théorie des nombres.

Quelques lecteurs ſeront encore arrêtés dans les propoſitions que je viens de démontrer; elles ſont cependant bien claires & bien intelligibles. Mais je reviens à la néceſſité où ſont les adeptes de s'élever au-deſſus des paſſions & des erreurs du vulgaire.

Tous les livres des philoſophes, ceux des légiſlateurs, commencent par prouver la néceſſité de ſe dépouiller du viel Adam pour mériter les privileges promis au nouveau. Ces préliminaires indiſpenſables ont un but réel; il n'y a tant d'ignorans que parce qu'on les a mépriſés. L'homme, dépouillé de l'homme, voit les choſes bien différemment; alors la nature ſe montre ſous un autre aſpect; il la ſuit dans ſes merveilles; elle le conduit dans ſon laboratoire; & la végétation, la minéraliſation ne ſont plus des énigmes.

On voudroit tout ſavoir ſans faire aucun ſacrifice: on ne ſauroit tenir au ciel

& à la terre en même tems. Je prie cependant le lecteur de ne point outrer cette proposition, car, prise à la lettre, elle produiroit un enthousiaste, un fol, un sauvage, & non pas un philosophe.

Les excès en tout genre sont dangereux. Portons, pour nous en convaincre, les regards dans ces sociétés connues sous le nom de F. M.·. La plupart de ceux qui s'y font introduire, n'ont en vue que quelques plaisirs qu'ils s'y promettent; d'autres espérent y apprendre des secrets; quelques-uns n'y attendent que les plaisirs de la table.

Trompés dans leur espoir, c'est à des sots qu'on doit l'invention des plates sottises qu'on débite sur les F. M. Les uns disent qu'ils s'entretiennent avec le diable, d'autres soutiennent qu'il n'y a point de secret, & que cet institut n'est qu'un moyen pour mettre les hommes curieux à contribution. J'ai même connu des freres qui se plaignoient d'avoir été dupes, & de n'avoir rien appris dans ces sociétés.

Ceux qui se plaignent à cet égard, sont

vraiment nés pour les ténebres. Lorſque le temple s'ouvre à un profane, on ne lui parle point, il eſt vrai, des ſecrets, mais on lui montre des hyérogliphes qu'il ne tient qu'à lui d'étudier. Celui qui a regardé ces allégories comme ne pouvant avoir aucun ſens, peut & doit ceſſer de paroître en loge.

Les allégories d'uſage dans la F. M. peuvent non ſeulement dégoûter quelques perſonnes peu faites pour le ſublime ; elles ſont encore la cauſe de quelques erreurs plus préjudiciables à celui qui les embraſſe. Un enthouſiaſte qui contemple les hyérogliphes, les interprête ſuivant ſon genre d'enthouſiaſme ; s'il cherche la médecine univerſelle, il en voit la clef dans tout ce qui s'offre à ſes yeux ; s'il veut connoître la tranſmutation des métaux, il la voit écrite autour de lui ; s'il croit pouvoir converſer avec les anges, il s'imagine ſe trouver au ciel, quand il aura monté l'échelle de Jacob. Enfin chacun monte ſon cheval d'opinion, on prend ſa raiſon ſous le bras, & l'on court la poſte dans des térres inconnues.

Ce n'eſt point ainſi qu'on cherche la vérité. Le philoſophe ne ſe décide à ſuivre une route que lorſqu'il ſoupçonne où elle doit le conduire : il faut méditer longtems avant que de ſe décider. La vérité exiſte, elle eſt une ; trois la démontrent ; ſept y conduiſent ; elle eſt le produit de neuf... Autre ſource d'embarras pour le vulgaire.

Lecteur, qui que tu ſois, ne t'abandonne à l'étude des ſciences occultes que pour avoir la ſatisfaction de connoître le vrai principe. Ayes toujours devant les yeux les miſeres de l'homme, ſes vertus, ſes vices & ſon eſpoir. Je n'ai point écrit pour t'égarer. Si tu ne vois qu'une ſimple fable dans ce livre, abandonne-en la lecture, il n'eſt pas fait pour toi Si tu en découvres le ſens, la vérité ſera ta récompenſe, mais n'en fais jamais mauvais uſage ; n'écoute ni l'intérêt ni l'ambition ; le vrai philoſophe n'en a pas beſoin.

Fin de la Préface.



TABLE

Raiſonnée des Matieres contenues dans ce Livre.

(On ne doit eſpérer de tirer aucun parti de ce livre, ſi on n'étudie pas cette table avant que de le parcourir.)

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

FIN.







